

EXCELSIOR

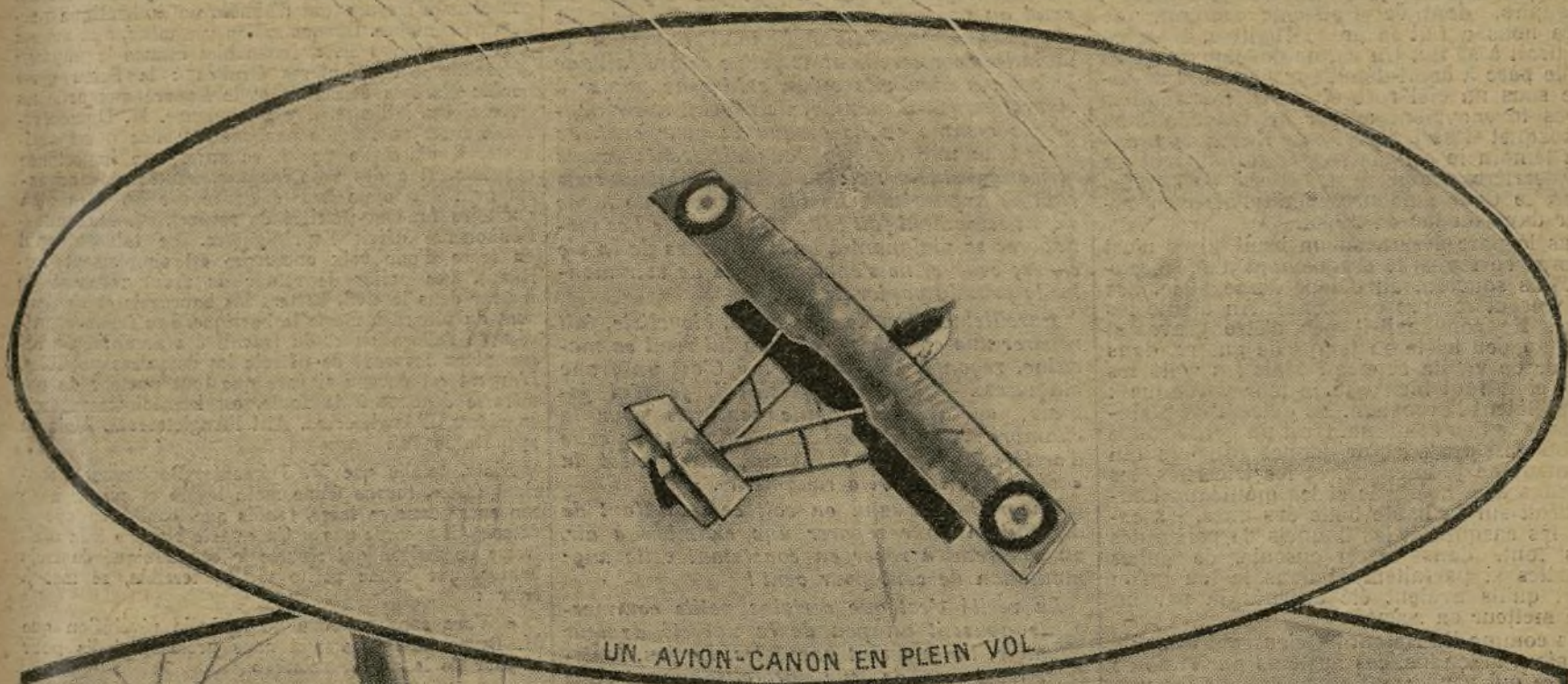
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

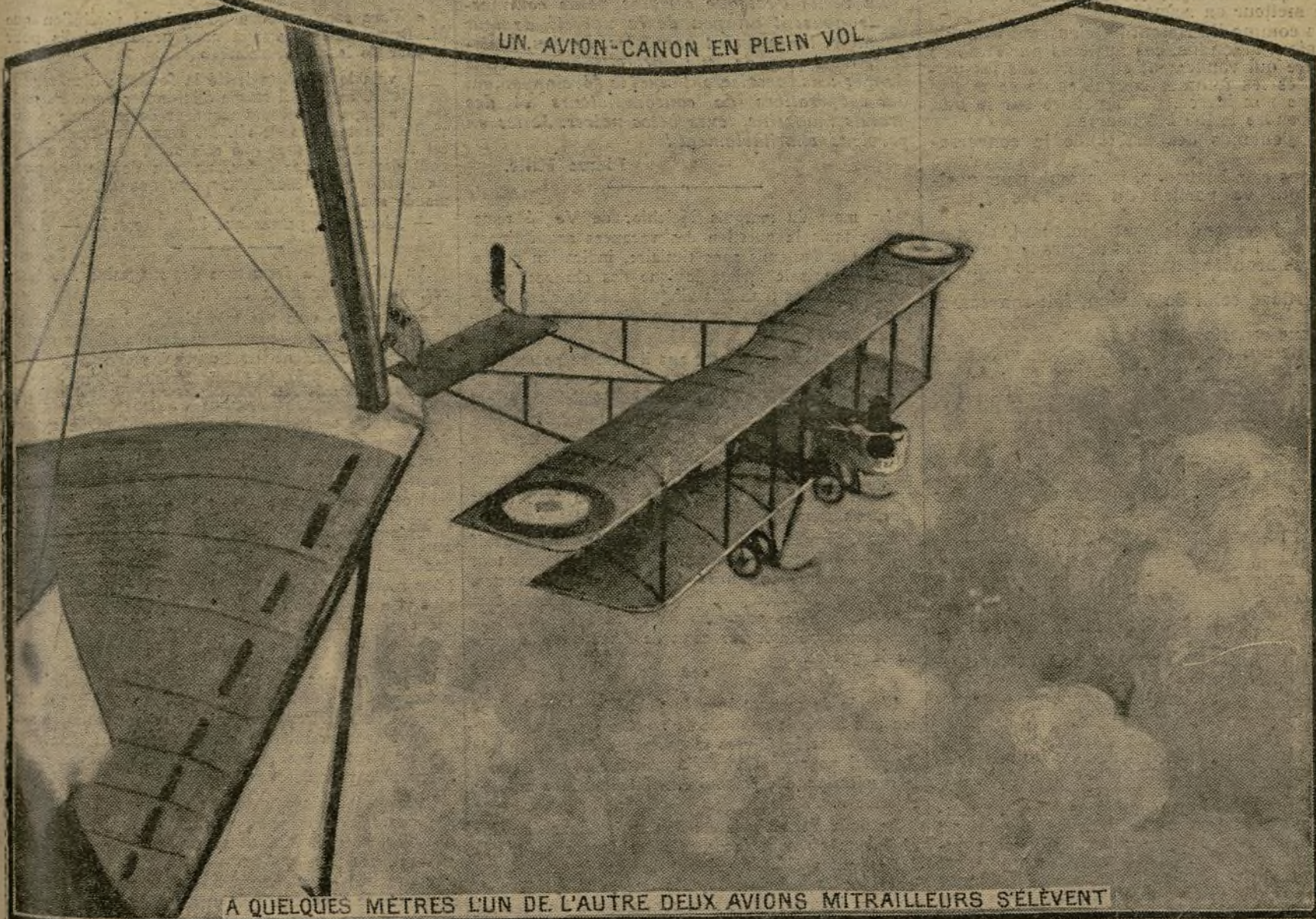
Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

AVIONS DE BOMBARDEMENT



UN AVION-CANON EN PLEIN VOL



A QUELQUES METRES L'UN DE L'AUTRE DEUX AVIONS MITRAILLEURS S'ÉLEVENT

De plus en plus, les communiqués de la guerre aérienne signalent que nos hardis pilotes, tranchissant les lignes et les frontières, vont survoler les établissements militaires, les points stratégiques et les ouvrages d'art de l'ennemi, et, à chacun de leurs voyages, font sévèrement expier à l'envahisseur les criminels bombardements qu'il prend un sauvage plaisir à faire au-dessus de nos villes et de nos populations innocentes. Plus utilement, les nôtres visent et atteignent souvent les centres actifs de l'adversaire.

Ayuntamiento de Madrid

LE RIRE entre deux batailles

Quand un peu de soleil, un peu de douceur sourit à l'arrière-saison, il faut chaque année, aller passer quelques heures à Versailles. Le spectacle du parc est incomparable : mélancolie de l'automne, mélancolie du passé, statues de marbre que la mousse rouge, feuilles d'or qui tombent et tourbillonnent dans la brise, souvenirs indispensables d'un air de Lulli et d'un décor de Watteau ; ce sont de vieux thèmes vulgarisés qui s'entrelacent pour nous composer la musique intérieure la plus banale et la plus émouvante : rien, en somme, ne nous touche plus profondément que certains lieux communs.

J'ai fait, l'autre jour, ce petit pèlerinage de saison, par une de ces belles journées pleines de soupirs, dont ce troisième automne de guerre nous a fait la grâce fugitive. L'après-midi tirait à sa fin. Un calme délicieux régnait dans le parc à demi-dénué et tout doré de lumière sous un ciel rose et violet. Des feuilles rousses tournoyaient autour de Latoné. Dans son bosquet désert, j'avais vu Encelade prendre à témoin le ciel de son ennui, et, tout au fond, derrière le tapis vert, historique de feuilles jaunes, le Char embourbé avait l'air de s'enfoncer dans un lac de métal.

Dans le parc désert, aucun bruit, si ce n'est de temps en temps le craquement d'une branche. Mais soudain, au détour d'une allée, des rires vinrent rompre ce silence. Au diable les rieurs ! Ne convenait-il pas d'être grave, et même un peu triste, à temps de guerre, dans ce décor de vieille France ? Mais les voilà les rieurs, et il faut bien que je leur pardonne : ils complètent l'évocation. Ils entrent de plain-pied dans le lieu commun. C'est un petit groupe de jeunes femmes et de jeunes officiers qui reviennent de promenade, et les tricorne, les schapkas à la hussarde et les manteaux tombant droit sur la haute botte des unes, les capotes, les casques et les bonnets de police des autres font, dans le crépuscule, de jolies silhouettes si parfaitement dans le ton qu'on eût dit qu'ils avaient été amenés là par un habile metteur en scène.

Mais comme ils riaient ! Qu'eussent dit, s'ils les avaient entendus, ces austères puritains de la guerre qui voudraient envoyer dans les usines toutes les femmes coupables de se mettre du rouge aux lèvres, de la poudre sur le nez, et de prendre le thé à 5 heures ?

Mais j'entends des bribes de la conversation :

— Vous riez beaucoup, mon ami, pour quel qu'un qui va partir ! dit une des jeunes femmes.

— Bah ! reprend le sous-lieutenant, c'est si bon de rire ! Demain, nous ne rirons plus. On ne rit pas beaucoup dans le secteur de Bouchavesnes.

— Ni dans celui de Verdun, fait son camarade.

— Vous repartez tous les deux...

— Cette nuit, chère amie. C'est pourquoi nous voulons profiter de notre dernière soirée...

Le groupe disparaît au tournant d'une allée, et bientôt les rires s'éteignent dans le bruit des feuilles agitées par le vent. Et alors une phrase de Mme de Sévigné me revint en mémoire — où se souvenir de Mme de Sévigné, si ce n'est à Versailles : « Les Français sont jolis assurément, dit-elle à propos du passage du Rhin ; il faut que tout leur cède pour les actions d'éclat et de témérité. »

Hé oui ! Ils sont jolis, au sens où Pentendait la marquise, ces jeunes Français de 1916. Ceux-ci peuvent s'appeler Dupont, Durand ou Balandard, aviateurs ou sous-lieutenants d'infanterie, ils n'en sont pas moins de la lignée de ce Roger de Damas dont le prince de Ligne disait : « La guerre ne l'enivre pas, mais il y est ardent d'une jolice ardeur comme on l'est à la fin d'un souper. »

Des paysans qui défendent pied à pied les sillons de leur vieille terre à blé, des ouvriers qui font la guerre pour que leurs enfants n'aient plus à faire la guerre, de jeunes officiers, gentilshommes par état, « que la guerre n'enivre pas, mais qui y sont ardents d'une jolice ardeur comme on l'est à la fin d'un souper », n'est-ce pas toute l'armée française ? Ces derniers veulent, entre deux batailles, trouver le sourire de quelques jolies femmes : c'est charmant et traditionnel. Ne vous en fâchez pas, ô vous que le 11^e de 5 heures, à Paris ou à Versailles, indispose si gravement. Ces rires frais, ces rires jeunes, ces rires insouciant entre deux batailles, cela appartient à la France éternelle, comme les coups de merlin du Grand Ferré et les couplets de la Marseillaise.

L. Dumont-Wilden.

Ce que l'on dit

En attendant...

L'autre jour, j'entre chez un marchand de vin-bureau de tabac pour acheter un modeste cahier de papier à cigarettes :

— Un Job gommé, s. v. p. !

Et j'allonge mes deux sous sur le comptoir.

— C'est trois sous, maintenant ! me dit le bistro.

— Hein ?

— Oui monsieur : le papier a raugmenté, tout le monde le sait.

Je suis journaliste, j'ignore donc moins que personne, hélas, que le papier a « raugmenté ». Mais je n'ignore pas non plus que le papier se vend au poids, que ce sont les sortes les plus chères qui proportionnellement ont subi le moindre accroissement de prix : ce qui fait que je calcule bien vite qu'un cahier de papier à cigarettes, fût-il gommé, ne saurait avoir augmenté comme ça de cinquante pour cent. Je fais donc une tournée dans différents autres bureaux de tabac : on le vend partout deux sous comme auparavant. Le bistro-bureau de tabac s'était seulement fait cette réflexion : « Les ménagères se plaignent à leurs hommes de la vie chère ; ceux-ci ne s'épateront pas de voir monter le prix du papier de riz ! »

Pareillement un de mes amis, bicycliste, fait réparer une chambre à air. On lui rend sa machine, regonflée, et on dit : « C'est un franc cinquante. — Tiens, réfléchit-il, je n'ai jamais payé que cinquante centimes pour la chambre d'avant, et soixante-quinze pour celle d'arrière ? — Oui, monsieur, mais c'est la « dissolution » qui a raugmenté. »

Encore ! Et quand on sait ce qu'il faut de dissolution pour réparer une chambre à air, on se prend à rêver en constatant cette augmentation de cent pour cent !

La vérité c'est que certains petits commerçants abusent un peu de la naïveté de leur clientèle, uniquement populaire. Le jeu, toutefois, n'est pas de leur part absolument sans danger : ils favoriseront ainsi le développement des coopératives de consommateurs et des grands magasins, leurs bêtes noires. Je les en prévient charitablement !

Pierre Mille.

La mort du marquis Melchior de Vogüé remet sur le tapis la question des vacances académiques. Voilà dix fauteuils sans titulaire, indication qui, si l'on en croit la stricte logique des chiffres, prouverait que dans trois fois vingt-huit mois, c'est-à-dire dans sept ans, tous les Immortels actuellement vivants seront morts.

On répondra qu'en sept ans il peut se passer bien des choses et que, notamment, on peut voir la fin de la guerre. N'empêche que deux académiciens, et qui ne sont pas des plus jeunes, se sont une fois de plus émus de la situation et, hier, ont déjeuné dans un restaurant de la Madeleine (nous pouvons même dire qu'ils ont mangé des côtelettes de veau), pour prendre l'initiative d'un mouvement en faveur des élections sans délai.

Déjà, il y a quelques semaines, le projet avait été formé de pourvoir aux fauteuils vides, mais tout s'était terminé en queue d'habit à palmes vertes. Cette fois, l'affaire paraît plus sérieuse et il est très possible que les partisans de l'Académie intégrale l'emportent bientôt sur ceux de l'Académie mutilée de la guerre.

L'école de gymnastique de Joinville vient de lancer une nouvelle méthode de culture physique. Pour concurrencer les divers mouvements de bras, usités jusqu'ici pour développer la poitrine et régulariser la respiration, elle préconise maintenant la « marche chantée ».

La nouvelle méthode est fort en honneur dans les régiments où sont incorporés les jeunes récupérés des récentes classes qui ont besoin de développer leur tour de poitrine. Et, dès que le temps le permet, ces jeunes soldats sont conduits sur les grandes routes ou, de préférence, dans les bois, et là ils doivent, tout en marchant d'un pas rythmé, chanter à pleins poumons.

Mais il y a, paraît-il, des promeneurs civils que ces chants indisposent. L'autre jour, dans une forêt

célèbre, il en fut qui se plaignirent à l'officier du détachement. Ce dernier leur fit la seule réponse qui convenait : « Nos petits soldats qui se préparent à combattre ont le droit de rire et de chanter. Quant aux civils, ils peuvent aller se promener ailleurs. L'arrière est vaste. »

MEDAILLON

Le Prophète

M. Dumoutar-Bonhomme, le dos à la cheminée où brûle le premier feu d'hiver prophétise. Il est content de retrouver, autour de lui, les figures attentives et placides des hivers passés. C'est toujours le même salon, très parisien, dont l'honneur est de conserver à travers tant d'années un authentique parfum de province. Chaque saison y ramène, aux mêmes jours, les mêmes êtres, immuables comme le paysage qu'encadrent les fenêtres étroites : la Seine grise bordée d'arbres défeuillés et le Louvre aux ardoises impassibles. Ailleurs, il y a la guerre. M. Dumoutar-Bonhomme ne l'oublie pas, mais comme il est optimiste, il n'accorde pas à ce sujet une importance exagérée. Il a des vues longues, hautes et ennuyeuses qu'il développe avec élégance sur les têtes d'un auditoire fané et pétrifié de respect. M. Dumoutar-Bonhomme décrit l'après-guerre. Le tableau qu'il en trace d'une voix onctueuse est simplement terrifiant. Les poilus de retour du front refusent de rentrer dans le civil, bottent les bourgeois et s'entonnent du pinard à même la barrique. Les femmes, privées de l'allocation et du travail des munitions, s'occupent en arrosant de pétrole les demeures paisibles. L'argent est devenu si rare que tout porteur de numéraire dénoncé à la foule, est immédiatement mis en pièces. L'Angleterre... Ah ! l'Angleterre... Mais on apporte le thé.

Alors, tandis que M. Dumoutar-Bonhomme, souriant d'aise, tourne d'une main légère et encore belle son sucre dans sa tasse, tandis que, condescendant et détaché, il accorde que « Ça va très bien ! » à la maîtresse de maison qui résume le communiqué de trois heures, une bonne petite vieille, terrible, se met à crier :

« Vous souvenez-vous de la belle révolution que M. Dumoutar-Bonhomme nous prédisait jadis pour le jour de la mobilisation ? »

En vain le prophète irrité la foudroie d'un regard méprisant, en vain il essaye d'intercaler ses « Permettez ! » dans le discours moqueur de la bonne petite vieille. Tout le monde rit. M. Dumoutar-Bonhomme est ridicule. Qu'est-ce que cela fait ? Tant est vif le goût des personnes âgées, un peu douillettes, pour les histoires qui leur font peur, que quelqu'un demande aussitôt :

— Alors vous pensez que l'Angleterre ?... — A. L.

Au sujet de la fermeture des magasins à 6 heures, un coiffeur nous écrit :

« Je ne me vois pas très bien, à 6 heures juste, abandonnant le client moitié rasé ou la cliente moitié coiffée ; et cependant il est assez difficile de prévoir, à dix minutes près, le temps strictement nécessaire pour qu'un client soit terminé (sic) à l'heure juste. »

Que notre correspondant se rassure ! M. le Préfet de police aurait bien trop peur que pareille mésaventure lui arrivât un jour pour exiger qu'un client sortit de chez le coiffeur avec une moustache d'un seul côté de la figure.

Mais il faudra que, de leur côté, les coiffeurs fassent diligence. Et, après tout, il y a assez longtemps que nous réclamons contre la lenteur de ceux... qui nous rasent pour que, si nous obtenons qu'ils aillent plus vite, nous puissions bénéficier de la fermeture de 6 heures et M. Malvy.

On dit que les affaires ne vont pas ? Quelle immense erreur ! Au temps jadis, on ne vendait que les charges de notaires et d'avoués : aujourd'hui, on a réussi à trouver mieux. Un concierge des Champs-Élysées vient de vendre la succession à sa loge, pour l'honorable prix de 10,000 francs.

Et la volonté du propriétaire, direz-vous ? En effet, elle pourrait compter pour quelque chose dans ce singulier marché. Mais il se rencontre que ce propriétaire est bon enfant — il n'y a pas que le commissaire ! — et qu'il a laissé au gardien de son immeuble le libre choix de celui qui doit le remplacer au cordon, sous condition, bien entendu, que le preneur soit agréé par le maître du logis, après enquête de bonne vie et mœurs.

On ne pariera plus... des bagatelles de la porte.

Le Veilleur.

Billet d'un provincial

Ma chère femme,

Enfin, Paris va devenir une bonne petite ville de province; je veux dire que la capitale va prendre les us et coutumes de notre sous-préfecture! Puisque nous sommes en guerre, je ne vois pas grand mal à ça! Je t'avouerai même que mon amour-propre de provincial en est flatté.

Oui, les Parisiens vont être obligés de se coucher tôt. Les magasins qui voudront rester ouverts après six heures devront s'éclairer à la bougie ou bien avec des lampes à huile. Les grands boulevards vont ressembler à notre petite rue des Vieux-Cordeliers que les étrangers visitent avec tant d'intérêt pendant les vacances. Qui sait? Les théâtres vont peut-être allumer des chandelles, comme au temps de Molière! Un jour, ou, plutôt, un soir viendra où des agents porteurs de torches de résine, assureront l'éclairage des rues. Ce sera d'un pittoresque charmant! Les horloges pneumatiques — luxe inutile — seront supprimées et des choristes en disponibilité iront, par les places et les avenues, annoncer l'heure du couvre-feu. La crise du papier arrivant à l'état aigu, les journaux ne paraîtront plus, et les infortunés journalistes en seront réduits, après un roulement de tambour, à crier les nouvelles dans les carrefours. Les ascenseurs ne fonctionneront plus, des échelles de corde penderont aux fenêtres, et les forts de la Halle, non mobilisés, remonteront sur leurs épaules les personnes qu'effrayent les escaliers.

Rassure-toi, ma chère femme, les Parisiens n'en sont pas encore à ces extrémités! Ce sont là propos et hypothèses d'inconscients. Mais il a suffi d'une ordonnance du préfet de police — ordonnance pourtant bien anodine — pour alarmer toutes les vieilles perruches et tous les jeunes perroquets désœuvrés de la ville. Ce petit monde, ce tout petit monde n'en revient pas!...

« — Mais, ma chère, je viens de me commander pour dix mille francs de robes et de manteaux du soir! Alors, je ne vais pas pouvoir les mettre?... C'est une honte, c'est un scandale! »

« — Tranchons le mot, c'est purement et simplement un vol... »

« — Eh bien! et moi, mesdames! Moi qui venais de commander un nouveau music-hall excessivement chic, dont le besoin se faisait vraiment sentir... Vingt francs le fauteuil... Dans la salle, un bar où l'on n'aurait bu que du champagne ou du cognac à cent sous le verre... Une revue! Une merveille!! et quel titre!!! On ne rigole qu'avec Anatole... Eh bien! tout cela est fichu, nettoyé... Ma clientèle ne pouvant venir qu'à dix heures du soir, je suis dans le lac... C'est une infamie, une ignominie! Et voilà comment nos gouvernants (qui ne sont pas parisiens pour un sou), entendent la reprise des affaires et préparent l'après-guerre!... Ah! là, là, pauvre France! »

Laissons, ma chère femme, laissons ces malheureux à leurs imprécations inutiles et ridicules. Ce n'est qu'une exception, Dieu merci! Les Parisiens se coucheront tôt, boiront moins d'apéritifs et rentreront chez eux, au lieu d'aller au café. Les Parisiennes achèteront moins « d'occasions exceptionnelles » dont elles n'ont aucun besoin, et elles iront plus rarement chez les pâtisseries où elles faisaient une trop grande consommation de gâteaux et de potins. Quel bienfait pour leur estomac et pour leurs amis!

Le Provincial.

LA GUERRE AERIENNE

Le lieutenant Heurteaux abat son douzième avion ennemi, le lieutenant Deulin son neuvième, l'adjudant de Bonnefoy son cinquième



LIEUTENANT DEULIN — LIEUTENANT HEURTEAUX

Le lieutenant Heurteaux a abattu hier son douzième avion; l'appareil allemand est tombé en flammes à l'ouest de Sailly-Saillisel. Il est confirmé que le lieutenant Deulin a abattu, le 10 novembre, à l'est de Péronne, son neuvième appareil ennemi.

Il se confirme que l'adjudant de Bonnefoy a abattu dans la journée du 4 novembre son cinquième appareil allemand.

LA SITUATION MILITAIRE

NOUS OCCUPONS ENTIÈREMENT LE VILLAGE DE SAILLISEL

L'ennemi contre-attaque vainement au sud de la Somme

LA VICTOIRE SERBE EN MACÉDOINE

Au sud de la Somme, l'ennemi a tenté un nouvel effort pour dégager ses positions de la région de Chaulnes. Repoussé avec pertes devant Dénicourt, il a prononcé une attaque plus excentrique encore au sud-est de Berny, sans obtenir un meilleur succès. Nos tirs de barrage ont suffi à arrêter les vagues d'assaut sur presque toute la ligne; notre infanterie a fait le reste en rejetant les quelques fractions qui avaient pu atteindre nos tranchées.

Au nord de la Somme, la lutte a continué dans le village de Saillisel. Nous avons progressé sur les lisières du nord, ainsi que dans la rue qui se dirige vers l'est, et, enfin, chassé l'ennemi du groupe de maisons situé au sud, où il résistait avec acharnement. Cette résistance s'explique par le fait que le village de Saillisel couvre la corne nord du bois de Saint-Pierre-Vaast, dont nous tenons déjà la corne nord-ouest. Des groupes serrés de batteries, échelonnés à deux ou trois kilomètres des premières lignes depuis Rocquigny jusqu'à Manancourt et Moislains, font converger leurs tirs de barrage sur l'agglomération de Sailly-Saillisel et le bois de Saint-Pierre-Vaast, et étendent leurs tirs de contre-batterie jusqu'à la région de Comblès et du Forest.

Les Allemands essayent de remplacer, dans

vent d'entrée aux innombrables forts souterrains que les Allemands ont construits et dont ils ont formé une chaîne ininterrompue.

Il y a une exagération manifeste à dire que les Allemands ne se servent plus de tranchées sur la Somme, car c'est bien des tranchées que reviennent ces soldats que le même correspondant voit passer peu après et qui déclarent « coucher dans la boue comme des porcs ». Mais il est exact que l'ennemi a augmenté et augmente sans cesse la proportion de l'artillerie par rapport à l'infanterie, ainsi que la force des abris. Nous sommes persuadé que notre commandement a déjà pris les mesures nécessaires, dont le principe est fort simple. Le canon peut agir contre le personnel comme contre le matériel, mais n'est lui-même justiciable que du canon; l'infanterie ne peut rien contre l'artillerie, sauf le cas très rare où une batterie peut être prise d'assaut.

Dans la boucle de la Cerna, les Serbes ont poursuivi leurs avantages. Le village de Polok est tombé en leur pouvoir, ce qui rend maîtres de tout le massif du mont Cuke. En face de ce massif, sur la rive droite, ils tiennent également les pentes du Starkov-Grob jusqu'à Petalino. Plus à l'ouest, dans la boucle même, ils ont progressé au nord de Velieselo, ce qui les met à l'alignement de nos positions de Gardilovo, Kenali et Negocani. Ces succès rendent à nos héros quelques alliés quelques nouveaux coins du territoire natal; ils ont aussi pour conséquence de nous délivrer de toute menace sur notre flanc droit, entre Kenali et Monastir.

En Transylvanie, les Roumains ont remporté deux succès dans les montagnes qui dominent au sud la passe de Gyimes, ainsi que plus au sud, vers la vallée de l'Oltuz. A l'autre extrémité du front, l'ennemi prononce de violentes contre-attaques dans la passe de Vulkan, ainsi que sur la ville d'Orsova. En Dobroudja, l'avance de nos alliés s'est étendue, comme nous l'espérons, au centre et à l'aile gauche: ils occupent aujourd'hui une ligne orientée à peu près exactement de l'ouest à l'est, de Topal, sur le Danube, à Caranasuf, sur la mer Noire. L'avance est de trente à quarante kilomètres sur toute cette ligne. L'attaque contre Cernavoda est menée par les Russes et suit la voie ferrée, seule ligne de communication au travers des marais de Balta. La lutte d'artillerie est engagée avec violence de part et d'autre du Danube.

Jean Villars.



une plus large mesure encore que précédemment, les hommes par les canons dans les secteurs actifs comme dans les secteurs calmes du front occidental. Le correspondant d'un journal américain, qui vient d'être admis à visiter les lignes allemandes de la Somme, décrit ainsi la nouvelle méthode de l'ennemi :

« En réalité, les Allemands ne se servent plus de tranchées sur la Somme; ils se défendent avec des canons enterrés qui se succèdent pendant des kilomètres et des kilomètres. Nous avons vu, en passant, des trous de la largeur d'un homme qui s'ouvrent dans le sol et ser-

mot d'ordre : « Liberté et indépendance des nations ».

La création projetée d'un Etat polonais, formé exclusivement des territoires occupés, d'un seul tronçon de la Pologne, non seulement ne répond pas au vœu des Polonais, mais au contraire confirme le partage de leur patrie. En maintenant la division des forces nationales de la Pologne, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie condamnent à l'impuissance le nouvel Etat et en font l'instrument de leur politique.

Sans prendre d'engagement défini au sujet des droits et des prérogatives du futur royaume, les empires du Centre accentuent uniquement sa dépendance à leur égard.

Par contre, ils exigent que les Polonais leur fournissent une armée.

Cette armée, subordonnée, en qualité de troupes auxiliaires, aux forces de l'Allemagne et de l'Autriche, sera mise au service de leurs desseins, et c'est pour défendre une cause qui n'est pas celle de la Pologne qu'elle sera poussée au combat.

Malgré les dehors sous lesquels les puissances du centre cherchent à masquer cette mesure, son but est manifeste : éluder les règles du droit des

L'élite polonaise repousse l'autonomie

On nous communique la déclaration suivante, signée par des Polonais éminents séjournant à l'étranger. Il est à remarquer que, parmi les signataires, se trouvent des chefs politiques les plus connus et des représentants de toutes les régions de la Pologne, du royaume proprement dit, de la Galicie, de la Posnanie, de la Silésie, etc. :

A la date du 5 novembre 1916, les autorités des zones d'occupation du royaume de Pologne ont proclamé les décisions prises d'un commun accord par les empereurs d'Allemagne et d'Autriche relativement au sort de la Pologne.

Bien que cette proclamation annonce la création future d'un Etat polonais, nous, soussignés, Polonais des trois parties de la Pologne, résidant actuellement à l'étranger, considérons qu'il est de notre devoir de faire la déclaration suivante, en notre propre nom, et au nom de ceux de nos compatriotes à qui il n'est pas possible de s'exprimer librement.

La nation polonaise est une et indivisible, elle aspire à un Etat polonais, constitué des trois parties de la Pologne, et ses aspirations ne sauraient être réalisées sans la réunion de ces territoires morcelés.

C'est son unification qu'en premier lieu la Pologne espère.

Ayuntamiento de Madrid

gens. Seuls, les deux empires en porteront la responsabilité.

Nous considérons les projets militaires de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie comme gros de désastres pour la Pologne et leur acte politique comme une nouvelle sanction de l'œuvre de partage.

Signé : ROMAN DMOVSKI, ancien président du Kolo polonais à la Douma; CASIMIR MARYAN MORAWSKI, écrivain; STANISLAS FILASIEWICZ, de l'Agence centrale polonaise de Lausanne; WENCESLAS GASTOROWSKI, directeur de la revue *Polonia*; JEAN JORDAN ROZWADOWSKI, membre du comité du parti démocrate-national de Galicie; H. KORWIN-MILESKI, ancien représentant de Vilna au Conseil de l'Empire; prince JOSEPH DE KOSIELSK PUZINA; SIGISMOND LASKOWSKI, professeur à l'Université de Genève; JEAN DE MODZULEWSKI, docteur en sciences; ETIENNE NATANSON, secrétaire de l'Agence centrale polonaise de Lausanne; JEAN PERLOWSKI, président de l'Agence centrale polonaise de Lausanne; ERASME PILTZ, membre du comité du parti réaliste de Varsovie; COMTE ANDRÉ DE PLATER-SIEBERG; COMTE CONSTANTIN DE BROEL-PLATER, secrétaire du Comité national polonais; JEAN DE ROSEN, artiste peintre; MARYAN SEYDA, ancien directeur du *Courrier de Posen*; LESZEK DE TARNOW MALCZEWSKI; BARON GUSTAVE DE TAUBE; CASIMIR WOZNICKI, directeur de l'Agence polonaise de presse à Paris; COMTE MAURICE ZAMOYSKI, ancien député à la Douma.

Les déclarations du chancelier sur la Pologne ne seront pas publiées

BERNE, 12 novembre. — Une dépêche de Berlin en date du 10 annonce que la commission du Reichstag s'est ajournée le 9 au soir *sine die*.

D'après le *Berliner Tageblatt*, les explications qu'a données le chancelier sur la question polonaise ne seront pas publiées, non plus que le compte rendu des discussions très animées et prolongées qui ont suivi ces déclarations. On a considéré toute cette partie de la séance de la commission comme confidentielle.

Des désordres auraient eu lieu à Varsovie

LONDRES, 12 novembre. — Le *Daily Mail* apprend que dans les milieux polonais de Berne le bruit court que de graves désordres, provoqués en partie par la disette, et en partie par les mesures oppressives du gouvernement allemand, viennent d'éclater à Varsovie.

La proclamation d'autonomie du royaume de Pologne n'a provoqué aucun enthousiasme.

Ce qui s'est passé à Berlin en séance secrète de la commission du Reichstag

La pensée intime du chancelier, en contradiction avec ses paroles, serait le maintien des gages à la frontière occidentale.

BERNE, 12 novembre. — Le *Deutscher Courier*, organe national libéral, publie sur la discussion du chancelier avec les chefs de parti, un article du certainement à la plume de quelqu'un qui a assisté à la séance de la commission. L'article contient d'intéressantes révélations. Il nous fait d'abord connaître les noms de quelques-uns des orateurs. Gröber a parlé au nom du centre, Bassermann au nom des nationaux libéraux, Westarp pour les conservateurs.

Le chancelier a déclaré nettement que son silence à l'égard de la fameuse phrase-programme de Scheidemann (leader des socialistes ralliés) : « Ce qui est allemand doit rester allemand, ce qui est belge doit rester belge, ce qui est français doit rester français », n'équivalait pas du tout à une approbation. Mais M. de Bethmann-Hollweg a gardé le même silence après la déclaration des orateurs qui sont opposés à cette thèse de Scheidemann.

Dans cette même séance, la commission aurait examiné aussi la question de la Courlande et des territoires russes occupés. Voici le passage où l'auteur de l'article expose la doctrine des nationaux libéraux :

« Le chancelier a déclaré expressément qu'il ne retirait rien de ses déclarations antérieures sur la nécessité des garanties réelles en occident. Le chancelier, pas plus qu'aucun parti politique allemand, n'a jamais demandé l'annexion de la Belgique; mais beaucoup dans le peuple allemand estiment que la nécessité de nous protéger contre l'Angleterre nous obligera à conserver une base maritime dans la Manche, à obtenir des garanties militaires, politiques, économiques qui nous assurent que la Belgique ne deviendra pas un Etat vassal de l'Angleterre.

« Il faut réclamer aussi pour les pays flamands des garanties qui les protègent contre les empiétements de la Wallonie, de même que nous avons donné à la Pologne des garanties contre la russification.

« Bassermann a dit hier clairement que la politique des nationaux libéraux à l'égard de la Belgique n'était en rien modifiée. »

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 12 Novembre (833^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, nous avons, au cours de la nuit, réalisé quelques progrès AU NORD DE SAILLISEL, ainsi que dans la partie est du village. L'ennemi a violemment bombardé toute cette région.

AU SUD DE LA SOMME, après un vif bombardement, les Allemands ont effectué une attaque sur nos tranchées AU SUD-EST DE BERNY. L'attaque a été brisée par nos feux dans son ensemble. Des fractions ennemies qui avaient réussi à prendre pied sur quelques points de nos éléments avancés en ont été rejetées immédiatement par une vive contre-attaque de nos troupes. Nous avons intégralement maintenu nos positions.

La lutte d'artillerie a été particulièrement violente toute la nuit DANS LES SECTEURS ABLAINCOURT-GOMIECOURT.

Un coup de main effectué par nous sur une tranchée allemande EN FACE D'ARMANCOURT a parfaitement réussi.

Canonnade intermittente sur le reste du front, plus active DANS LA REGION DU BOIS FUMIN (rive droite de la Meuse).

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, nos troupes, achevant la conquête de SAILLY-SAILLISEL, ont réduit à la grenade quelques ilots dans la partie est du village où des fractions allemandes résistaient encore. TOUT LE VILLAGE EST MAINTENANT EN NOTRE POSSESSION. Les pertes subies par les Allemands au cours de cette lutte ont été très élevées, à en juger par les nombreux cadavres qui couvrent le terrain conquis. Le chiffre des prisonniers valides faits par nous est actuellement de 220 hommes et 7 officiers. Nous avons pris 8 mitrailleuses.

Sur le reste du front, rien à signaler en dehors de la lutte d'artillerie habituelle.

Les communiqués britanniques

11 HEURES 05.

Une émission de gaz a été réussie la nuit dernière contre les tranchées ennemies AU SUD D'YPRES.

Rien à signaler sur le reste du front, en dehors du bombardement habituel.

21 HEURES 30.

L'artillerie ennemie a tiré violemment toute la journée, surtout DANS LA REGION DE LESBOEUF DE L'ABBAYE.

Nous avons réussi successivement deux émissions de gaz, une de grand matin et une autre dans la soirée, sur les tranchées ennemies AU NORD DE L'ANCRE.

Rien d'important à signaler sur le reste du front.

Communiqué de l'armée d'Orient

DANS LA BOUCLE DE LA CERNIA, les troupes serbes, refoulant les contingents bulgares, ont continué victorieusement leur marche en avant. LE MASSIF DU CUKE en entier est tombé en leur pouvoir, ainsi que LE VILLAGE DE POLOK, dont elles se sont emparées au cours d'un brillant assaut. Toutes les contre-attaques bulgares ont échoué avec de lourdes pertes. Plus à l'ouest, les Serbes ont également progressé AU NORD DE VELISELO. Sur le reste du front, canonnade intermittente.

L'activité des avions anglais en Macédoine

LONDRES, 12 novembre. — Un communiqué de l'Amirauté britannique fait connaître que, le 10 novembre, une escadrille des avions de la flotte opérant contre la côte bulgare a bombardé, avec succès, l'hippodrome et les magasins ennemis de Drama, Porna et Anglistra. Les résultats obtenus ont été excellents.

La presse italienne commente favorablement la nomination du marquis Salvago Raggi à l'ambassade de Paris

ROME, 11 novembre. — Les journaux commentent favorablement la nomination du marquis Salvago Raggi à l'ambassade de Paris.

« Le nouvel ambassadeur, dit l'*Ida Nazionale*, continuera certainement l'œuvre de M. Tittoni, en accomplissant le programme d'entente cordiale qui consolidera l'alliance des deux pays que M. Tittoni avait préparée et réalisée. »

La *Tribuna* estime également la valeur, le tact, le grand patriotisme du nouvel ambassadeur.

Le *Corriere d'Italia* assure que la nomination est due surtout à la compétence spéciale du marquis Salvago Raggi en ce qui touche les questions coloniales, ce qui lui permettra de continuer à Paris l'œuvre commencée ailleurs sur les délimi-

La lutte d'influence en Extrême-Orient

Les Allemands n'agrandiront pas leur concession de Han-Keou.

Excelsior annonçait, avant-hier, que les Allemands avaient adressé au gouvernement chinois une audacieuse demande tendant à l'agrandissement de leur concession à Han-Keou (Hou-peï) par l'abandon de vastes terrains limitrophes, que naguère ravagea un incendie. C'était là un fait d'une extrême gravité. Han-Keou est, en quelque sorte, au point de croisement des deux diagonales commerciales de la Chine : l'opération était de premier ordre pour nos ennemis, dépossédés de Tsing-Tao.

Une heureuse nouvelle nous parvient : les Chinois ont refusé aux trop gourmands Germains la cession de ces terrains si précieux — refusé à la manière du pays, en termes non précis, certes, puisque l'on a demandé du temps pour réfléchir. Mais on sait, lorsque de telles déclarations sont faites à Pékin, ce que parler veut dire. Le kaiser devra faire son deuil du beau projet.

C'est un succès pour nos diplomates. Il ne fait aucun doute que la décision de Li Yuan-Hong et de ses ministres n'ait été prise à la suite d'entretiens avec les représentants des puissances alliées. Marquons ce coup bien porté. En une certaine mesure, il nous console de quelques autres.

Cette affaire se trouve donc réglée dans un sens favorable à nos intérêts, au moment même où sinon la réconciliation absolue, au moins un apaisement très réel semble s'établir entre le Sud et Pékin. Les Allemands perdent là aussi une occasion de pêcher en eau trouble. Nous dirons un jour quelles furent leurs sinistres manœuvres pour jeter de l'huile sur le feu et multiplier les raisons de tension entre le gouvernement du Nord et les provinces sudistes insurgées contre le dictateur Yuan Che-Kai. L'ordre reparait dans l'immense république et, sauf le point noir de Canton, on peut espérer des jours moins troublés, des intrigues moins soutenues, et la limitation des complots allemands tendant à entraîner la Chine dans les pires aventures.

Au reste, trop d'optimisme serait inopportun. Nos ennemis, déçus à Han-Keou, ne seront pas en peine pour découvrir et exploiter de nouveaux terrains de discorde. Nos compatriotes en Extrême-Orient feront bien de ne pas croire sans réserves que l'influence de Berlin vient de décliner sans retour au Palais de la Présidence. Il convient à la vérité de dire qu'ils font les plus louables efforts pour enrayer, pendant la guerre et après, l'action de l'Allemagne en Chine. Nos négociants, pour mieux lutter, viennent notamment de constituer une chambre de commerce française à Chang-Hai, avec filiale à Tien-Tsin. Même œuvre a été réalisée à Canton. De fondation récente, et par les soins des missionnaires jésuites de Chang-Hai, signalons l'université l'*Aurore*, sur la concession voisine de Zi-Ka-Wei, université qui comprend trois facultés où les Chinois peuvent étudier la littérature française, l'histoire, la géographie, le droit, les sciences, la médecine et le génie civil. C'est là excellemment compléter, au même lieu, l'école municipale française.

Retenons encore la récente publication du périodique *Le Semeur*, édité pour fournir, d'un point de vue essentiellement pratique, des lectures en français aux jeunes Chinois connaissant notre langue.

Autant d'efforts intéressants qui, parmi d'autres, semblent prouver que les Français de Chine ont compris la mission particulièrement impérieuse dont ils sont les ouvriers : organiser là-bas, aux divers points de vue commercial, politique et intellectuel, un robuste système de tranchées pour faire face un jour à l'invasion des Allemands vaincus en Europe, et prétendant trouver de puissantes compensations dans la nouvelle terre promise : la Chine.

Pascal Forthuny.

Maitres VIVAREZ et COUTURIER, commissaires-priseurs, vendront aux enchères publiques la CAVE FAMEUSE et le MATERIEL du CAFE RICHE, lundi 13 novembre et jours suivants, à 13 heures, 16, boulevard des Italiens.

AUX MAMANS

A l'époque actuelle, où le renchérissement de la vie se fait sérieusement sentir, pourquoi n'avoir pas recours pour l'alimentation de bébé à la *Farine lactée Nestlé*, d'une haute valeur nutritive, qui la classe favorablement au point de vue de son coût, en tenant compte que sa préparation n'exige que de l'eau. En vente dans toutes les Pharmacies, Herboristeries et bonnes Epicerie.

DERNIÈRE HEURE

Un succès russe au sud de Dorna-Vatra

PETROGRAD, 12 novembre (communiqué du grand état-major). — Dans la région de Lipitza-Dolnaia et Suistelniki, l'ennemi a, pendant tout le jour, bombardé les tranchées que nous lui avions enlevées; il a également attaqué avec des forces considérables. Au cours de la bataille, qui a duré jusqu'au soir, l'ennemi a pu réussir à s'emparer à nouveau d'une partie de nos tranchées à moitié détruites.

Sur le reste du front, duel d'artillerie et de mousqueterie. Nos éclaireurs ont poussé quelques reconnaissances.

Au sud de Dorna-Vatra, dans la région des villages de Hollo et Toldesh, l'attaque de l'ennemi continue, mais sans marquer de succès. Au sud de Almashmezo, nous nous sommes emparés de deux hauteurs commandant la région; nous avons pris une mitrailleuse, 4 officiers et 205 hommes.

FRONT DU CAUCASE. — Situation inchangée.

FRONT DE ROUMANIE. — L'ennemi continue à attaquer sans succès dans la vallée d'Argis.

FRONT DU DANUBE. — Notre avance vers le sud continue.

Le Parlement grec se réunit aujourd'hui

ATHÈNES, 12 novembre. — Le conseil des ministres s'est réuni dans la soirée pour discuter l'opportunité de réunir la Chambre dans les circonstances actuelles. Il a décidé, pour se conformer aux règles constitutionnelles, d'inviter le président de la Chambre à convoquer le Parlement pour demain lundi.

La Chambre tiendra ce jour-là une séance de pure forme ou s'ajournera sine die.

Le ministre russe à Athènes reçoit le roi de Grèce à dîner.

ATHÈNES, 12 novembre. — Le prince Demidoff, ministre de Russie à Athènes, a reçu ce soir à dîner le roi Constantin et les princes de la famille royale.

M. Benazet, député français, était au nombre des convives.

Tous les ministres de l'Entente ont assisté à la soirée qui a suivi le dîner.

La presse grecque consacre de nombreux articles à l'examen des relations présentes entre la Grèce et l'Entente.

Suivant l'*Eleftheros Typos*, on considère que depuis hier le gouvernement s'achemine vers une entière reconnaissance du point de vue des ministres étrangers.

L'*Acropolis* écrit que l'entrevue du roi avec l'amiral français et les échanges de vues fréquents qui ont eu lieu entre M. Lambros et les ministres de France et d'Angleterre ont eu pour résultat le commencement d'une entente basée sur des concessions mutuelles. Ainsi la situation s'améliore et les malentendus entre la Grèce et l'Entente disparaissent.

De son côté, la *Nea Himerá*, sans méconnaître l'amélioration survenue dans les dispositions de l'Entente, estime cependant qu'un optimisme exagéré serait superflu.

La Grèce remet aux Alliés les munitions de sa flotte

ATHÈNES, 12 novembre. — Les officiers grecs ont fait hier remise aux officiers français de toutes les munitions destinées à la flotte grecque et qui se trouvaient dans l'arsenal et dans les dépôts des petites îles de Leros et de Kyra.

Les garnisons helléniques chargées de la garde de ces dépôts ont été remplacées par des troupes françaises.

Protocole a été dressé de la remise des munitions. (Radio.)

Deux enquêtes sur le torpillage de l'*« Angheliki »*

ATHÈNES, 12 novembre. — Une commission composée de trois officiers français, trois anglais et de M. Wimbro, ingénieur en chef de la marine grecque, a examiné l'avarie subie par le vapeur *Angheliki*, qui se trouve actuellement dans le bassin du Pirée.

A l'unanimité, la commission a conclu que l'*Angheliki* avait été coulé par une torpille lancée par un sous-marin. L'amiral Dartige du Fournet assistait aux opérations de l'enquête.

L'amiral Damianos, ministre de la marine, vient de nommer une commission, composée cette fois d'officiers grecs, et qui est chargée de procéder à un nouvel examen de l'affaire du vapeur *Angheliki*, afin d'établir les causes du sinistre. (Radio.)

Les Roumains s'emparent de quatre sommets en Moldavie

Ils avancent en Dobroudja

BUGAREST, 12 novembre. — DANS LA VALLEE DE TROTUS, nous avons attaqué et occupé le mont Alumis, à 8 kilomètres au nord de Doioasa et le mont Preotesele, à 7 kilomètres au nord d'Agas.

DANS LA VALLEE DE L'UZUL, notre artillerie a détruit l'usine d'Uzvolgy. L'ennemi a lancé huit attaques dans la direction du mont Cernica, entre Slanic et Oituz. Ses tentatives sont demeurées sans résultat.

Nous avons attaqué sur l'ensemble du front, de Vrancea à Slanic, en Moldavie et occupé les sommets du Lupei et Fatamorta.

DANS LA VALLEE DE BUZEU, l'ennemi a commencé à attaquer à 6 heures de l'après-midi sur la rive droite; à 8 heures du soir, cette attaque était définitivement brisée.

A Tabla-Butzi, Predelus, Bratocea, activité de patrouilles.

DANS LA VALLEE DE PRAHOVA, l'artillerie ennemie s'est montrée active.

Dans la direction de Lerestiet-Candesti, le combat continue.

DANS LA VALLEE DE L'OLT, nous continuons à progresser sur la rive gauche. L'ennemi a attaqué violemment sur la rive droite.

DANS LA VALLEE DU JIUL, une violente attaque nous a obligés à nous retirer légèrement vers le sud.

A Lobality, Orsova et Lively, les combats continuent avec activité.

SUR LE DANUBE, combats intermittents d'artillerie.

EN DOBROUDJA, nous avons avancé jusqu'à Tobalo, Iman, Cisme et Crasanuf, où nous avons fait une centaine de prisonniers.

L'ennemi n'a pas trouvé de céréales à Constantza

BUGAREST, 12 novembre. — Tous les stocks de céréales du district de Constantza ont pu être chargés sur wagons ou sur chalands à l'approche des Bulgares-Allemands, et dirigés, les chalands sur Tulcea, les wagons vers l'intérieur du pays, en sorte que les Allemands n'ont rien trouvé à leur arrivée dans la ville.

L'Autriche cherche toujours un dictateur des vivres

BERNE, 12 novembre. — La question de l'alimentation préoccupe vivement l'opinion autrichienne. L'attitude du baron Beck, qui a refusé de prendre la direction de l'office d'alimentation parce que la question de la compétence des différents départements ministériels n'était pas réglée, a, selon le correspondant de la *Gazette de Francfort*, fortement impressionné le public.

L'*Arbeiter Zeitung*, qui est vraiment l'écho des sentiments publics, demande pour ce directeur de l'office d'alimentation des pouvoirs dictatoriaux. Le journal socialiste admettrait même qu'on mit à la tête de l'office un général et, pour éviter des frictions entre l'Autriche et la Hongrie, il suggère l'idée qu'on pourrait faire appel à un Allemand du Sud.

Adler, l'assassin du comte Sturgkh, serait jugé à huis clos

Le correspondant du *Morning Post* à Budapest écrit :

« On annonce que Frédéric Adler a été reconnu sain et responsable de ses actes, si bien que son sort semble réglé. On s'attend à ce qu'il soit jugé dans quelques jours par la cour martiale. »

« Suivant le code militaire autrichien, toute personne assassinant ou essayant d'assassiner un personnage politique ou militaire en temps de guerre est passible de la pendaison. Le procès, dit-on, aura lieu à huis clos et les débats ne pourront être publiés. »

« C'est là une mesure contraire à la loi, mais les autorités craignent que l'inculpé, pour sa défense, ne dise des choses tendant à pousser le peuple à la rébellion, car il sait qu'il n'a rien à espérer maintenant dans ce monde et que tout ce qu'il dira ne pourra aggraver sa situation. »

« Depuis le meurtre du comte Sturgkh, il règne un grand malaise parmi les classes de la monarchie qui ont toujours craint le peuple. »

Les déportations continuent en Belgique

AMSTERDAM, 12 novembre. — Les Allemands ont fermé les mines de charbon du Limbourg belge parce que les mineurs qui y travaillaient ont tous refusé de signer un engagement pour travailler en Allemagne. Les mineurs seront déportés de ce pays.

Le *Telegraaf* évalue à seize mille le nombre des citoyens belges déportés de Gand et des environs en Allemagne.

A Anvers, en prévision de désordres, les Allemands ont pris des mesures rigoureuses; ils ont établi, près des gares du Centre et du Midi, des réseaux de fils de fer barbelés renforcés avec des mitrailleuses. Il est interdit de regarder par les fenêtres.

De longues files de citoyens, encadrés par des soldats, arrivent des villages de la rive gauche de l'Escaut.

La Ligue antimilitariste internationale organise, à Amsterdam, un grand meeting de protestation contre les déportations belges, qui soulèvent un cri d'horreur dans le monde entier.

Le *Nieuwe Courant* écrit que les Allemands invoquent encore une fois les nécessités de la guerre pour réduire les Belges à l'esclavage, contrairement aux règles du droit des gens.

Deux cents notables du Nord déportés en Allemagne

Plusieurs journaux ont publié une liste de deux cents notabilités du département du Nord que les Allemands auraient choisies comme otages et déportées au camp d'Holzminden. Cinquante-cinq malheureuses femmes se trouveraient au nombre des victimes de ce nouvel acte de terrorisme.

Citons, parmi ces personnalités, MM. Guichard, bâtonnier de l'Ordre des Avocats, et Delory, député, tous deux de Lille; MM. Dassonville, président de la cour; Lefrançois, Ancelin, Riff, Pernelier et Mouron, conseillers; Droz, sous-préfet de Douai; M. Derouvoy, notaire à Quévy; M. l'abbé Céry, adjoint au maire de Fontaine-au-Piré.

Ajoutons que l'agence Havas a publié hier, au sujet de ces déportations, la note suivante :

« Des journaux du matin ont publié une liste des notables du Nord déportés par les Allemands au camp d'Holzminden. Des indications aussi complètes n'étant pas parvenues jusqu'ici, officiellement, aux administrations intéressées, il n'est pas possible d'attribuer une valeur absolue aux informations qui ont été données de source privée à la presse. »

LA GUERRE SOUS-MARINE

Des naufragés du *Columbian*, vapeur américain coulé par les pirates, ont débarqué en Espagne

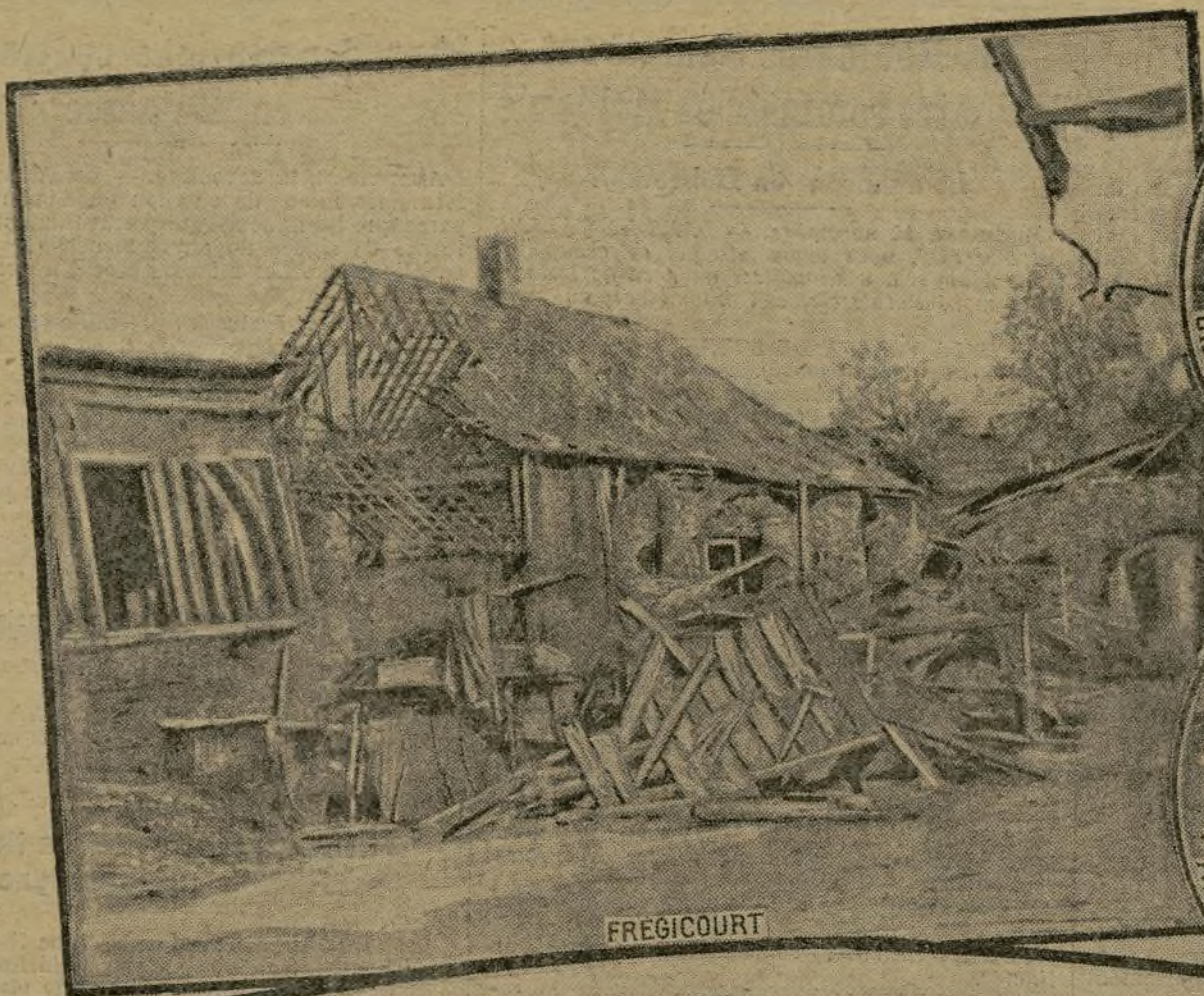
Le Lloyd annonçait hier que le vapeur américain *Columbian* avait été canonné; il annonce aujourd'hui que ce navire a été non seulement canonné, mais coulé. L'une des quatre barques de naufragés dont nous avons annoncé hier l'arrivée dans un port espagnol portait en effet 109 personnes qui se trouvaient à bord du *Columbian*.

Dans les dépêches de Madrid, il n'est question que de la perte du vapeur *Columbian* qui, arrêté le 6 novembre par un sous-marin allemand, resta deux jours en observation, puis fut coulé le 8, quand l'état de la mer eut rendu possible le débarquement de l'équipage. Mais le *Columbian*, vapeur anglais, aurait déjà été coulé en 1915. Le *Columbian* et le *Columbian* ne font donc vraisemblablement qu'un seul et même bateau; un doute cependant subsiste encore. Une dépêche de Londres à l'agence Radio se borne à dire, en effet, que le *Columbian*, vapeur américain, a disparu, mais que son torpillage n'est pas encore officiellement confirmé.

On annonce, en outre, la perte du vapeur danois *Freja* et des vapeurs anglais *Marga* et *Earl of Forfar*, tous trois coulés. Le Lloyd ajoute les noms de deux vapeurs norvégiens : le *Dapline* et le *Seirstad*.

Dix-sept hommes du *Boyota*, dont nous avons annoncé la perte, ont été sauvés. Un vapeur aurait ramené au Portugal les naufragés du *Norwegian*, torpillé en mer.

AU NORD ET AU SUD DE LA SOMME



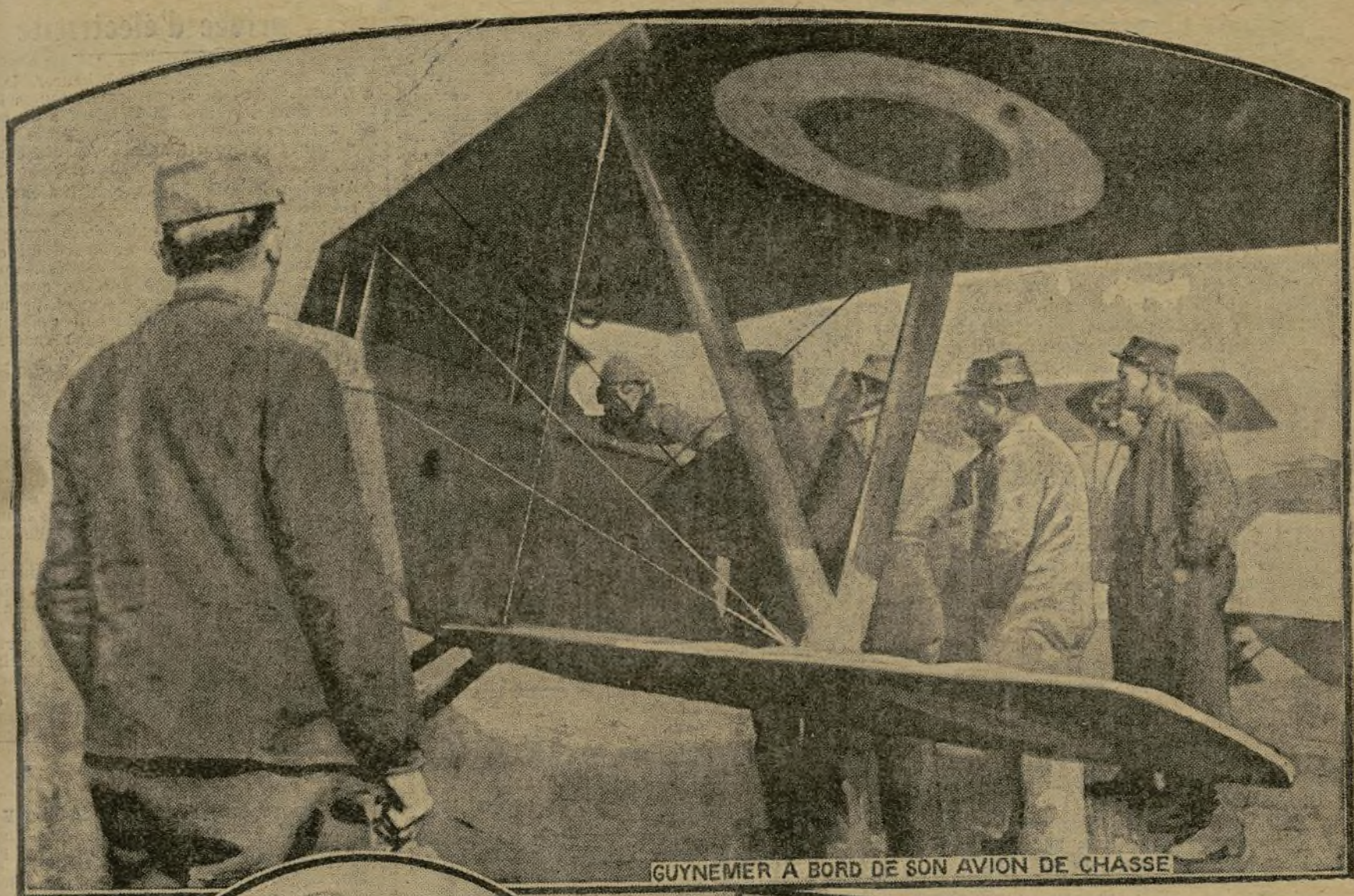
FREGICOURT



EN PREMIÈRE LIGNE AUX ABORDS DE SAILLISEL

La bataille qui se poursuit actuellement à l'est de Comblès pourrait s'appeler la bataille de Saillisel tant, de part et d'autre, l'acharnement est grand pour la possession de cette agglomération dont les Allemands, aux dernières nouvelles, ont dû nous abandonner la majeure partie. La lutte d'artillerie continue à être des plus violentes dans tout le reste de la région, surtout vers Ablaincourt, où nous remportâmes un récent succès.

GUYNEMER VINGT ET UNE FOIS VAINQUEUR



GUYNEMER A BORD DE SON AVION DE CHASSE



GUYNEMER S'ÉQUIPE POUR PARTIR EN RECONNAISSANCE



APRÈS LA "CHASSE"

L'as des as, Guynemer, a abattu avant-hier son vingtième et son vingt et unième avion allemand. En une admirable émulation, tous nos grands pilotes cherchent à ajouter au nombre de leurs succès aériens. Mais Guynemer, fier de tenir le premier rang, le dispute héroïquement à ses braves camarades. C'est dire qu'il ne limite pas à vingt et une pièces son tableau de chasse, et qu'il se promet d'y ajouter encore, à bref délai.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Le dernier ami

Quand il avait déjeuné, assis sur le talus, près du tas de cailloux qu'il cassait depuis le matin, le père Flauchot dormait un peu, la tête à l'ombre, le nez dans l'herbe courte poussée au bord de la route, et c'était le meilleur moment de sa journée.

Or, un jour, en se réveillant, il trouva à côté de lui, assis tranquille, et semblant veiller sur son sommeil, un grand chien jaune, qui le regardait avec de beaux yeux tendres. Surpris, il l'interpella :

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

Le chien coucha sa tête sur ses pattes, humblement, comme pour dire : « Je ne sais pas, mais laisse-moi ici ! » Il semblait las, la poussière ternissait ses flancs maigres et il tirait la langue en haletant comme les chiens qui ont beaucoup couru.

Le père Flauchot rangea dans sa musette son couteau et sa bouteille posée auprès de lui ; il serrait tout au fond un reste de pain et de lard, quand le chien fit entendre une sorte de petit gémissement si triste que, de nouveau, le bonhomme fit attention à lui :

— Si tu as faim, dit-il, comment que tu as pas volé le manger pendant que je dormais ?

Et, pour voir, il coupa une bouchée de pain qu'il lança vers le chien. Celui-ci l'engloutit avec une joie si évidente que le père Flauchot, émerveillé de la délicatesse de cet errant, lui donna tout le reste de son repas. Rassasié, l'animal s'approcha, posa sa tête sur les genoux du père Flauchot et lécha la main rugueuse en signe de remerciement, ses beaux yeux d'or levés vers lui ; puis, exténué, il s'endormit, couché en rond, près de la musette.

Le soir, quand le père Flauchot regagna le village il le suivit.

— C'est, dit-il à la Marceline, une voisine qui faisait son ménage, une bête plus consciencieuse qu'une personne. Y crevait de faim et y n'a seulement pas touché au lard qu'était à côté de moi, pendant que je dormais.

— « Ça ! », fit la Marceline, qui ne parlait guère.

Mais elle posa par terre une écuelle de soupe chaude pour cet animal sans précédent.

— Faut y donner un nom, dit le vieux, quel nom ?

— Médor, trouva la Marceline.

— C'est point neuf, remarqua Flauchot, mais ça va quand même ; allons, Médor, viens au travail.

Depuis, le père Flauchot et son chien ne se quittèrent plus : ils partaient ensemble le matin, et, tandis que le cantonnier cassait ses cailloux, Médor allait et venait, sans perdre jamais de vue la précieuse musette posée sur le talus. A midi, le père Flauchot disait : « Allons, Médor, on va casser la croûte », et, entre chaque bouchée qu'il avalait, le vieux en lançait une à son chien ; même, bientôt, il eut soin d'emporter une bouteille d'eau et une vieille tasse pour le faire boire. Ensuite, ils dormaient tous deux.

Ils vécurent ainsi très heureux. Le soir, Médor couchait près du lit de son maître, et le réveillait, le matin, en le débarrassant avec sa grande langue :

— Finis donc, disait Flauchot en riant.

Et il confiait à Marceline :

— Cette bête-là, c'est mieux qu'un ami, toujours ensemble, et jamais de difficultés.

Le tocsin de la guerre les surprit sur la belle route ensoleillée. Comme à midi, le vieux ôta ses lunettes bleues, et regarda les fraîches Vosges contre le ciel satiné :

— Cette fois, ça y est, mon pauvre Médor ! J'ai déjà fait la guerre, mais à présent je suis plus bon à rien... Ah ! misère !

Tout de suite, on sut que les Allemands allaient être là, et les gens abandonnèrent le village. Le père Flauchot resta avec le maire et deux ou trois vieillards. On les prit, et après qu'ils eurent passé plusieurs jours enfermés dans une cave on les fit marcher sur la route, comme des prisonniers, et l'on maltraitait ceux qui, trop faibles, traînaient le pas. Médor voulut suivre, mais un Allemand le renvoya à grands coups de pied, et, comme il hurlait, l'enferma dans une maison abandonnée ; longtemps, le père Flauchot, qui s'éloignait, entendit ses plaintes désespérées.

Comme on le savait cantonnier, on obligea le père Flauchot à remettre en état le carrefour d'un village occupé par l'ennemi. La rage au cœur, il cassa des cailloux, comme jadis, sur une route défoncée par les lourds camions. Parfois, il lui prenait l'envie de se jeter dessous, d'en finir ; mais alors il songeait avec ferveur aux gars de son village et à ceux de

toute la France qui se battaient pour qu'il prenne patience et pour qu'il espère, lui, le vieux qui ne pouvait plus se battre.

Or, une fois qu'il était plus loin, sur une route entre des prairies, il vit qu'on dressait des chiens pour la guerre : on leur apprenait à se coucher au moindre signe, à se taire, à aboyer, à retrouver les biessés. Et, tout à coup, le père Flauchot reconnut Médor. Il devint tout pâle et se mit à trembler.

Tout le jour, il songea ; de temps en temps, écrasant une grosse larme sur sa joue, il disait à mi-voix :

— Ça ne se peut pas... c'est pas possible !

Vers le soir, rasant les murs, se faufilant entre le gris des maisons, il parvint au hangar où les chiens étaient enchaînés. Il détacha Médor, l'entraîna vers une grange vide, et, dès qu'il en eut refermé la porte, à genoux, les bras passés autour du cou de l'animal, il l'embrassa, secoué de grands sanglots :

— Ah ! mon vieux Médor, mon ami, se retrouver comme ça !

A grand coups de langue, le chien léchait le visage de Flauchot, et il se roulait contre lui, fou de joie, éperdu de tendresse, ou bien debout contre lui, les pattes sur ses épaules il le regardait sans fin. Alors, toujours à genoux, tout bas et en pleurant, le vieux lui parla comme à une personne :

— Mon pauvre chien, c'est pas ta faute ce qu'on t'apprend à faire... Mais ça ne se peut pas, et moi je peux pas te sauver ! Ah ! mon vieux frère, pour quoi que tu es venu sur la route pour être mon ami ? J'avais que toi !

Le chien l'écoutait et son beau regard humain exprimait cette seule pensée de sa tendresse :

— Pourquoi cette peine, puisque nous sommes ensemble ?

— Ah ! va, embrasse-moi, fit encore le vieux, et pardonne-moi...

Et, sanglotant, la bouche entre les beaux yeux d'or qui se réversèrent, il passa deux fois la chaîne autour du cou de Médor, et serra...

Lorsque, le lendemain, on fusilla le père Flauchot, un Allemand, qui comprenait le français, l'entendit qui disait humblement, les yeux fixés sur son village :

— J'ai fait ce que j'ai pu, mes gars... c'était mon ami...

Jeanne Nérél.

LES NECESSITES DE LA GUERRE

Un cons il des économies va prochainement fonctionner

La nécessité de ménager les ressources matérielles du pays pour restreindre nos importations et éviter, par là, l'exode de l'or français à l'étranger, a amené le gouvernement à envisager certaines mesures, en dehors de celles qui ont déjà été prises. Toutefois, le conseil des ministres, après avoir étudié quelques-unes des économies possibles, a décidé de les faire ratifier en quelque sorte par l'opinion publique.

Dans ce but, il a résolu, en principe, d'instituer un conseil national des économies qui aura mission de proposer toute mesure susceptible de procurer le meilleur emploi des deniers publics.

Pour composer ce conseil, M. Clémentel, ministre du Commerce, a fait appel à diverses personnalités, en raison de leur compétence spéciale. On a pressenti M. Armand Fallières, ancien président de la République, pour la présidence de cette commission.

Les divers détails d'organisation intérieure du « Conseil national des économies » ne sont pas encore réglés : la question de principe a seule été tranchée par le gouvernement. Il est donc prématuré de dire que les premières séances de la commission seront consacrées à l'examen du problème des jours sans viande. Il se peut que d'autres questions, au contraire, sollicitent l'attention du conseil qui, d'accord avec le ministre du Commerce, n'établira son ordre du jour qu'après sa constitution définitive.

La Mutuelle des Veuves de la guerre

Hier matin a eu lieu, à l'Institut catholique, l'assemblée générale de la « Mutuelle des Veuves de la guerre ».

M. Maurice Barrès prononça, à l'éloge de la femme française, un discours très applaudi : « Au jour de la paix, déclara-t-il, il y aura beaucoup à faire pour les femmes : nous devons leur donner dans le droit la place qu'elles ont prise dans le devoir. »

La documentation de la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'Excelsior. Demander conditions spéciales à nos bureaux.

La banlieue ouest de Paris privée d'électricité

Hier matin, à partir de 3 heures, la Société « L'Ouest-Lumière » qui dessert toutes les communes entre Levallois et Malakoff a dû commencer à interrompre l'envoi de l'énergie électrique aux usines qui fonctionnent avec des équipes de nuit.

Au siège de la Société, 3, quai National, il nous a été déclaré :

— Nous avons dû prendre cette grave mesure par suite de la pénurie excessive du charbon. Malgré nos instances et les promesses les plus formelles, nous n'avons reçu que des quantités trop insuffisantes. Un recensement de nos dernières disponibilités a rendu obligatoire une décision que nous n'osions envisager encore il y a quelques temps.

« Si nous n'avions pas restreint immédiatement notre consommation, nous aurions dû nous arrêter entièrement demain. »

« Nous avons préféré assurer, au détriment de autres intérêts, le service des usines les plus importantes et dont la production intéresse la défense nationale. Nous avons fait aussi une exception en faveur de la boulangerie, qui a un besoin strict de l'électricité durant quelques heures déterminées. C'est tout, et ce sera tout de plusieurs jours. »

« Ce n'est pas à nous à accuser. Nous ne pouvons que nous plaindre comme se plaindront les usiniers, les manufacturiers et le commerce. Il faudra sans doute aussi que le public prévienne certaines privations et même que l'on reprenne dans certains milieux l'habitude de l'éclairage au pétrole ou à la bougie... »

Il est inutile d'ajouter que l'émotion est des plus vives dans toute la région.

LE FEU

Au secteur électrique de Clichy

Hier soir, à 6 h. 50, le feu s'est déclaré au secteur électrique de Clichy, 53, rue des Dames. Les pompiers de la rue Boursault et ceux de l'Etat-Major sont accourus dès la première alarme ; mais la fumée, très dense, a retardé les secours pendant quelque temps. Le colonel des pompiers s'était rendu sur les lieux avec le préfet de police. A 8 heures on était complètement maître du feu.

Dans une usine d'Ivry

Au début de la soirée, le feu s'est déclaré à l'usine Muller, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Ivry-Port. L'incendie a été provoqué par une bouche de chaleur qui a enflammé des sacs se trouvant à proximité. L'incendie a été éteint après une heure et demie de travail par les pompiers de la localité. Il n'y aura pas de chômage.

Une fête à l'ouvrier du XI^e arrondissement

Après une année d'exercice, l'ouvrier du onzième arrondissement, Travail et Solidarité, a pu distribuer à ses ouvriers et ouvrières un bénéfice basé sur le salaire reçu. A cette occasion, une fête avait été organisée, hier après-midi, à la mairie de l'arrondissement. M. Malvy, ministre de l'Intérieur, et M. Joseph Thierry, sous-secrétaire d'Etat à l'Intendance, avaient bien voulu honorer de leur présence cette réunion. Parmi les personnalités présentes, citons encore : M. Lauche, député ; M. Viel, maire du onzième arrondissement, et ses deux adjoints, MM. Perron et Prevost ; M. l'intendant général Burquet ; M. le sous-intendant Vidal, chef de la sous-intendance de l'habillement ; le commandant Flajole, gestionnaire du Magasin central du Service de Santé ; M. Lucien Lorin, maire-adjoint du quatorzième arrondissement, créateur des ouvriers municipaux ; M. l'attaché d'intendance Ferdinand Burquet et Mme Godehaux.

LE SANG
est la
SOURCE de la VIE
Les
Pilules Pink
sont une
SOURCE DE SANG

OBESITE
LINE-TARIN
CONSTIPATION

LA VIE SPORTIVE



AU PARC DES PRINGES. — LES POILUS BELGES EN TENUE DE JEU

FOOTBALL ASSOCIATION

La Ligue bat l'Armée belge. — Un intéressant match international s'est déroulé, hier après-midi, sur le terrain du parc des Princes, entre un team formé de joueurs belges en renom, aujourd'hui mobilisés, et une équipe composée des meilleurs joueurs de la Ligue de football association.

Quelque redoutable que fût l'équipe française, on s'accordait généralement à pronostiquer une difficile victoire des Belges; c'est le contraire qui s'est produit: après une partie ardemment disputée, où tour à tour les deux clans prirent l'avantage, c'est finalement la Ligue qui triompha par 3 buts à 1.

Un nombreux public assistait à la réunion.

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — Première série. — Équipes premières. — Association Sportive Française bat Raincy Sports par 2 buts à 1. — Équipes secondes. — A.S. Française et Raincy Sports font match nul (1 but à 1); C.A.S. Générale et U.S.A. Clichy font match nul (3 buts à 3). Deuxième série. — Équipes premières. — Cosmopolite Club bat Légion Saint-Michel par 3 buts à 2; S.C. Choisy bat U.S. Noisienne par 3 buts à zéro. — Équipes secondes. — S.C. Choisy et U.S. Noisienne font match nul (1 but à 1); Légion Saint-Michel (2) bat Cosmo Club par 6 buts à zéro.

Les Challenges de la F.G.S.P.F. — Équipes premières. — C.A. Rosaire et A.S. Bon Conseil font match nul (2 buts à 2); Michaël Club bat U.F.C. Polangis par 10 buts à 2; U.A. Chantier et J.A. Montrouge font match nul (zéro à zéro); Etoile des Deux-Lacs bat U.S. Courbevoie par 8 buts à 2. — Équipes secondes. — J.A. Levallois bat U.S. Passy par 6 buts à zéro.

Le Challenge de la Renommée (L.F.A.). — Équipes secondes. — Club Français bat Red Star par 1 but à zéro.

La Coupe Rolland (U.S.F.S.A.). — S.C. Choisy (4) et U.S. Francville font match nul (1 but à 1); C.A.S. Générale (4) bat E.S. Parisienne (2) par 4 buts à zéro; Légion Saint-Michel (4) bat C.A.XIV (4) par forfait; U.S.A. de Clichy (4) bat Raincy Sports (4) par 5 buts à zéro.

La Coupe de la Victoire (F.C.A.F.). — S.A. de Paris (1) bat Football Amical Club (1) par 1 but à zéro; S.A. de Paris (2) bat F.A. Club par 7 buts à zéro; A.S. Amicale (3) bat C.S. Argenteuil (3) par 8 buts à zéro.

Autres matches. — S.C. Choisy (3) bat C.A. Vitry (3) par 3 buts à zéro; C.A. Boulonnais (réserve) et C.S. Garennois (mixte) font match nul (1 but à 1); S.C. Français (3 B) bat C.A.S. Dyonisien (4) par 1 but à zéro; Etoile des Deux-Lacs (2 B) bat Saint-Georges F.C. (1) par 2 buts à 1; Espérance de Versailles (1) bat A.S. Jules-Ferry (1) par 4 buts à zéro; Stade Français (1) bat P.U.C. par 4 buts à zéro.

CROSS-COUNTRY

Le Cross du C.E.P. — Le Comité d'Éducation physique a fait disputer hier matin, au vélodrome du Parc des Princes, son premier cross-country de la saison. Le départ a été donné à 9 h. 30 à un important peloton de concurrents. Le parcours mesurait 5 kil. 500. Résultats :

1. Tesse, en 10 m. 54 s.; 2. Loureau, 3. Immoni, 4. Morel, 5. Brouart, 6. Perrigot, 7. Mathieu, 8. Poincheval, 9. Duval, 10. Bry, 11. Lecomte, 12. Frey, 13. Pangaud, 14. Kuntz, Perrin, 16. Rey.

CYCLISME

Les 400 Tours. — Une grande course de fond aura lieu dimanche prochain au Vélodrome d'Hiver. « Les 400 Tours », c'est le titre de cette épreuve qui se disputera sur 100 kilomètres et à l'américaine, c'est-à-dire par équipes de deux coureurs se relayant à volonté, comme dans les « Six Jours ». Quinze équipes y prendront part; elles seront toutes composées de champions de premier ordre; dès maintenant on connaît les teams suivants : Ellegaard-Contenet, Thys-Van den Born, Bruni-Rousseau, Deruyter-Mantelet, Deschamps-Boyle, Martin-Hedspath, Van den Hove-Baumler, Fournous-Chocque, Chassot-Lemée, Siméoni-Deloffre; la simple énumération de ces noms célèbres donne une idée de ce que sera la course. Au programme de cette même journée, figurera un de ces grands matches de motocyclettes en deux manches, toujours goûtés du public. Il sera disputé par deux vieux champions renommés, dont les noms seront officiels dans quelques jours.

AERONAUTIQUE

A la « Stella ». — Le comité, sous la présidence de Mme Surcouf, réunissait Mmes Caron, Duchange, M. Salvignac, J. Charpentier, Kuhlring, Mathieu-Sicaud, Pérou-Vallot, Jeanne Tissot.

Une prochaine réunion générale est décidée ainsi que l'organisation d'une matinée en janvier, au profit des troupes de la cinquième armée.

La « Stella » continue son œuvre en faveur des aviateurs (envoi de fourrures et vêtements chauds). Tous les dons sont reçus avec reconnaissance au siège social, ouvert de 2 à 5 heures, 6, rue de l'Amiral-Courbet. En permettant à nos héros de l'air de prolonger leurs reconnaissances dans l'atmosphère, nous les aiderons à accomplir les faits glorieux qui nous acheminent vers la victoire.

AUTOMOBILE

Les expositions en Amérique. — Le premier Salon de l'Automobile de Chicago s'ouvre aujourd'hui; il prendra fin le 18 courant.

SITUATIONS Brochure envoyée franco. FIGIER, Boulevard Poissonnière, 19

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Encore une magnifique matinée à l'actif de la Comédie. Hier dimanche, *Blanchette* et *Riquet à la houppe* ont été représentés devant une salle comble, avec une recette approchant de 7.000 francs. Le spectacle était très heureusement choisi : une pièce où l'auteur développe une thèse d'ordre social avec un réalisme qui n'est pas sans rudesse; une œuvre de poésie pure d'où le symbole de l'amour triomphant de tous les obstacles se dégage en belle lumière d'un délicieux conte de fées.

Blanchette compte parmi les meilleures créations de M. Brieux; elle constituera dans l'avenir un document vivant de l'histoire des mœurs du dix-neuvième siècle. Son second acte, tout à fait remarquable, terminé par une scène d'un dramatique puissant, produit à chaque représentation une sensation profonde. Le type du père Roussel est peint avec une couleur et un relief que l'interprétation de Féraudy, humaine, précise, réaliste, et en même temps savante et large, rend plus saisissants encore. Le personnage d'Elise Roussel (*Blanchette*), construit d'après une attentive observation des réalités, gagnerait, je crois, à être débarrassé de quelques « effets », sans doute plaisants, mais qui en affaibliraient l'intérêt sans l'émouvante incarnation de Mme Piérat. Ainsi au premier acte, quand Roussel demande à sa fille « ce que c'est que Romulus », *Blanchette* débite une page de son manuel d'histoire! Ne serait-il pas plus logique de nous montrer *Blanchette* expliquant effectivement, avec un petit ton doctoral, ce que fut le fondateur de Rome? L'erreur de 800 à 80 kilos est aussi trop considérable. Il ne faut pas que l'on puisse dire : Elise Roussel est une petite sotte parlant à tort et à travers. La thèse de M. Brieux se fortifiera d'autant puisque *Blanchette* offrira moins de prise à la critique. J'insiste sur des détails menus; ils ont leur importance dans une œuvre de cette envergure.

A côté de Mme Piérat et de Féraudy, qui tous deux jouent leur rôle en grands artistes, Mme Thérèse Kolb, ainsi que Siblot et Le Roy sont simples, sobres et sincères dans la mère Roussel, Morillon père et fils. Barral ne pousse point trop à la charge le cantonnier dont il dessine une amusante silhouette. Mlle Maille, à peine entrevue, a beaucoup de charme et de bonne grâce.

Si l'on excepte Croué, un roi Myrtil d'extravagante fantaisie et de style impeccable — qualités réunies rarement chez le même artiste — l'interprétation de *Riquet à la houppe*, bien que très intéressante, apparaît moins parfaite.

Une remarque à propos de Mme Lara : de tout premier ordre quand elle incarne des personnages après, énergiques, un peu sauvages ou simplement humains, comme Irène Fergan des *Tennilles* Germaine Lechat de *les Affaires sont les affaires*, Suzanne Le Châtelier de *la Marche nuptiale*, elle devient artificielle dans les rôles « riques ». On dirait qu'an cours d'une soirée donnée chez son père Germaine Lechat joue Loyse de *Gringoire*, par exemple, et qu'au programme de la fête de Suzanne Le Châtelier on a inséré *Riquet à la houppe*, avec la maîtresse de la maison dans la princesse Rose. Dans une catégorie de rôles, Mme Lara est vivante et vraie; dans l'autre, elle a l'air de jouer la comédie de société.

J'ai pu le constater hier encore, tant elle m'est apparue différente et supérieure dans *la Marche nuptiale*, que l'on donnait le soir. Naturellement, Mme Piérat en était encore la protagoniste. Elle aura bien employé son dimanche avant de nous rendre, ce soir, le Fortunio d'Alfred de Musset.

Emile Mas

A l'Opéra. — Programme de la semaine : Jeudi 16 novembre : *Briséis* (Mmes Yvonne Gall, Demougeot, MM. Lafitte, Gresse, Cousinot); *la Korrigane* (Mlle Carlotta Zambelli, M. A. Aveline et les artistes de la danse). Samedi 18 novembre : *Roméo et Juliette* (Mmes Campredon, Laute-Brun, Montazel, MM. Lafitte, Gresse, Huberly, Cousinot, Dufranne; Mlle Johnson, M. P. Raymond, etc.). Dimanche 19 novembre : *Guillaume Tell* (Mmes Bugg, Manny, Montazel, MM. Sullivan, Tessié, etc.; Mmes Johnson, Barbier et les artistes de la danse).

Verdun sur l'écran. — Demain mardi, au Théâtre Sarah-Bernhardt, première matinée de Verdun. Projections en couleurs commentées par Gervais-Courtellemont.

Notre « Faust » à Berlin. — L'Opéra de Berlin vient de remonter le *Faust* de Gounod avec une mise en scène nouvelle des plus brillantes. Une véritable solennité avait été donnée à cette reprise sur les ordres mêmes du kaiser, à qui appartient l'Opéra berlinois.

Une nouvelle pièce sur la guerre. — Mme Berthe Bady annonce les huit dernières représentations de *la Seconde Madame Tangueray*. A cette pièce succédera une œuvre dramatique intitulée *la Frontière*, dont l'auteur, M. Lucio d'Am...

LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine. Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes. 1 fr. 55 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Commerce. Exiger sur l'enveloppe la marque déposée « TIP ». Expéditions Province franco postal dimanche contre mandat : 2 kg. : 7 fr. 05; 4 kg. : 13 fr. 45. Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.



L'EQUIPE BELGE EN TENUE MILITAIRE

Ayuntamiento de Madrid

bra, est un des écrivains les plus estimés de la jeune littérature italienne.

LUNDI 13 NOVEMBRE

Opéra. — Jeudi, à 8 heures, *Briséis, la Korrigane*.
Comédie-Française. — A 8 heures, *le Passe-montagne, le Chandelier*.
Opéra-Comique. — A 8 heures, *Lakmé*.
Odéon. — Mardi, à 7 h. 45, *L'Arlesienne*.
Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.
Athénée. — A 8 h. 30, *L'An de Buridan*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 35, *Faisons un rêve* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).
Capucines (Gut. 56-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant, l'ovine, le Plumeau; Paul Paul au rideau!*
Châtelet. — Mercredi, à 8 heures, *les Exploits d'une petite Française*.
Théâtre Edouard-VII. — A 8 h. 45, *All Rigat*.
Gymnase. — A 8 h. 45, *la Petite Dactylo*.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *la Roussotte*.
Th. Michel. — A 8 h. 45, *Une femme, six hommes et un ange*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Porte Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazone*.
Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*. Jeudi et dim., mat. à 2 h. 30. (Central 72-21).
Théâtre des Arts (Wagram 86-03). — A 8 h. 30, *la Seconde Ma aux Tanqueray* (Mme Berthe Bady). Mat. Jeudi et dim. Th. de la Dauphine (56, avenue Malakoff). — Vendredi, *la Rabouilleuse* (Gémier et sa troupe).
B.-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *la murmur*.
Cluny. — A 8 h. 15, *Un lycée de jeunes filles*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc.
Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*.
Th. Sarah-Bernhardt. — Mardi, à 8 heures, *la Dame aux camélias*.
Tranon-Lyrique. — Mardi, à 8 heures, *la Petite bohème*.
Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Mister Nobody*.
Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.
Variétés. — A 8 heures, *Kit* (Max Dearly). Location Gutenberg 09-92. Matinées Jeudi et dimanches.
Vaudeville. — A 8 h. 30, *Crésus*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — 8 h. 30, *la Flambee*; Jane Harding et Raphaël Duflos. Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73. A 2 h. 20, *la Flambee*, mat. pop. à tarif red., 0 fr. 30 à 1 fr.
Olympia (Tél. Centr. 44-08). — 2 h. 30 et 8 h. 30. Spectacle de music-hall. Bergeret, La Rahita, Carmen Vildez, les Villardi-Glorian, etc., etc.

LA MUSIQUE

Briséis à l'Opéra; l'ouverture de *Gwendoline* inscrite au début même de la quatrième matinée Colonne-Lamoureux! La musique d'Emmanuel Chabrier brille à présent au fronton des saisons théâtrales et des concerts, chaude et colorée comme une flamme que modèlerait tour à tour et aviverait un vent capricieusement artiste.

Et l'interlude *Au Jardin de Marguerite*, de Roger Ducasse, apparaît ensuite enveloppé de blancheurs, d'harmonies délicates, de sonorités douces : un rêve de Gabriel Fauré.

M. Henri Duparc, le musicien aux cieux d'Ile-de-France, a révélé, en ses lieds réservés, toute la sensibilité moderne. Et *Léonore*, à la noblesse grave, a laissé le regret, hier, qu'il n'ait noté que de trop rares poèmes symphoniques.

Après la *Suite lyrique* d'Ed. Grieg, la *Symphonie pastorale* de Beethoven résonna grandement et M. Camille Chevillard en dirigea l'interprétation avec une conscience inspirée. — JULES BERNEX.

Epilepsie MALADIES NERVEUSES
Amélioration progressive guérison
SOLUTION LAROCHE 50 ans succès
Ph^o DUREL, 7, B^o Duval, Paris

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 13 NOVEMBRE 1916

16

Pour le roi de Prusse!

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

DEUXIEME PARTIE

La cloche ne sonnera pas!

CHAPITRE II

Mais déjà, avec ces clameurs gutturales qui distinguent la race germanique, une horde en casques à pointe, riclus de bêtes et yeux de fauves, bondissait, barrant la route.

Ce fut une ralle foudroyante.

Des femmes, des enfants, quelques hommes plutôt âgés, une jeune fille arrachée de la banquette de la voiture qu'elle conduisait, une autre à bicyclette renversée, vingt-cinq ou trente personnes au moins étaient saisies, poussées, traînées jusqu'aux mitrailleuses.

Indescriptible scène que l'histoire, avec tant de scènes différentes, enregistra au Livre Rouge des atrocités allemandes : hommes, enfants, femmes, servant de rempart aux soldats du kaiser, qui les maintenaient devant eux.

Copyright 1916 by Georges Maldague.
Tous droits de reproduction, traduction, adaptation dramatique ou cinématographique réservés pour tous pays.

Faits divers

PARIS

Arrestation d'un trio d'assassins. — Nous avons relaté, il y a quelques jours, l'assassinat, dans le bois de Vincennes, dans des circonstances assez mystérieuses, d'un jeune homme de dix-huit ans, Louis Brunot, demeurant avec sa mère, 81, rue de la Fédération, à Montreuil.

Les recherches faites par la police de Vincennes ont amené, hier, l'arrestation des coupables.

Ce sont les nommés Marcel Denjean, vingt ans, 31, rue de la Fédération, à Vincennes; Maurice Brisson, dix-huit ans, rue du Puits-Georget, à Créteil, et Emile Dorions, dix-huit ans, rue de la Prévoyance, à Vincennes.

Marcel Denjean a fait des aveux complets.

Une désespérée. — Hier matin, à 7 heures, Mme Amélie Hervé, âgée de soixante-huit ans, journalière, demeurant 13, rue de la Collégiale, s'est jetée par la fenêtre de son logement situé au quatrième étage.

La malheureuse a été transportée, les jambes brisées, à l'hôpital de la Pitié.

Terrible chute. — A 11 heures du matin, 59, rue Sainte-Anne, Mme Germaine Van Cressen, âgée de vingt-huit ans, serlisseuse, est tombée du quatrième étage sur une marquise en verre.

Très grièvement blessée, elle a été admise à l'hôpital de la Charité.

Rixe entre Algériens. — A la sortie d'un débit du boulevard Richard-Wallace, à Puteaux, une rixe terrible a eu lieu entre des Algériens, et l'un d'eux, nommé Ammour Masdona, âgé de quarante-cinq ans, a eu le crâne fracturé à coups de bâton.

La victime a été admise, dans un état désespéré, à l'hôpital Laënnec.

Les auteurs présumés du forfait ont été arrêtés.

Explosion dans un tramway. — Hier, à midi, un tramway de la ligne « Hôtel-de-Ville-Fontenay » suivait le boulevard Saint-Germain, quand, soudain, en face du numéro 162, le réservoir d'air comprimé fit explosion. Les vitres du véhicule furent brisées, mais on n'a eu à signaler aucun accident de personne.

DÉPARTEMENTS

Arrestation d'un assassin. — VIZILLE. — Sur mandat du Parquet, le sieur Coche, vingt ans, manouvrier, a été arrêté comme auteur de l'assassinat du laitier Picot, de Notre-Dame-de-Mésage.

Les résultats de l'autopsie ont révélé que Picot avait été assommé avec un des bidons à lait qu'il rapportait, puis achevé à coups de couteau au visage.

Evasion de prisonniers. — DIJON. — Deux prisonniers de guerre, employés à des travaux agricoles, à la ferme Porcherot, au hameau de Saussigny, près de Bligny-le-Seu, se sont évadés du dépôt de concentration à Saint-Seine-l'Abbaye, en suivant la voie du tramway départemental de Dijon à Aignay-le-Duc.

Une incendiaire. — BAYONNE. — Le Parquet a mis en état d'arrestation une femme qui a avoué avoir mis le feu, à deux reprises différentes, dans des immeubles qui furent détruits. C'est pour faire disparaître la trace de vols qu'elle avait commis qu'elle était devenue incendiaire.

CARNET DE LA SOLIDARITÉ

L'équipage d'une de nos grosses pièces de marine qui font le plus de mal à l'ennemi sur le front nous demande un accordéon. — Excelsior se chargera de transmettre aux intéressés l'instrument qu'un donateur voudra bien offrir.

Lorsque, dans nos Ardennes reconquises, nous rentrerons, le cœur étroit de joie et d'angoisse, aux irréfutables témoignages que nous ont déjà donnés ceux qui ne purent s'échapper qu'après avoir vécu plus ou moins longtemps sous le joug de l'ennemi, nous ajouterons les preuves ineffaçables du passage des Huns, semé, autant qu'en Belgique, d'assassinats, d'incendies et de tortures.

Attachées à leurs mitrailleuses, inertes ou faisant des efforts surhumains pour se dégager, implorant ou maudissant les sauvages que cela amusait, leurs *feldwebels* répétant en excellent français, et désignant les hauteurs de la Marfée : « Ce n'est pas nous qui allons vous faire du mal, ce sont les vôtres de là-bas... Vous allez entendre leur belle chanson », les victimes que le hasard mettait à la merci des bourreaux n'avaient pas de pitié à espérer.

Quelques-unes, un vieillard, deux enfants et une femme, un instant saisis, puis lâchés dans la bagarre, se jetaient à travers la propriété où des coups de feu, tirés aussitôt sur eux, devaient abattre le vieillard.

Ghislaine de Saint-Priest, qu'une funeste inspiration poussait à se rendre au lycée de filles, pour y reprendre la trousse médicale que sa grand-mère et elle y laissaient l'avant-veille, et qui devant l'invasion des uhlans — dont trois abattus place Nassau par quelques-uns de nos soldats — pédalait à toute allure vers la route de Balan, afin de rejoindre par là la Marfée, était la femme qu'ils avaient renversée de bicyclette.

La brute qui se jetait sur elle coopérait simultanément à enlever de sa voiture... Jeanne Delleville.

Celle-ci, sa dernière livraison faite à l'ambulance de la place Nassau, au moment de l'échauffourée, prenait également la route de Balan, pour se mettre à l'abri.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui lundi, Saint Brice; demain, Sainte Philomène.

— A 2 h. 30 : séance à la Chambre des députés.

BIENFAISANCE

— Demain mardi, de 4 à 7 heures, la Société Les Amis des Artistes, sous la présidence de M. Olivier Sainsère, offrira un thé au profit de l'œuvre, 8, rue de Sèze, où on pourra se procurer des cartes d'entrée au prix de 5 francs.

Le 27 novembre, à 4 heures, un grand concert, organisé par Mme Rachel Boyer pour venir en aide, par l'achat de leurs œuvres, aux artistes français dans le besoin, aura lieu avec le concours des plus grandes célébrités artistiques. L'entrée est fixée à 5 francs; prière de s'inscrire à l'avance, le nombre de places étant limité.

DEUILS

Morts pour la France :

JACQUES RATER, capitaine au 6^e dragons. — SOKETET, capitaine au 5^e d'infanterie coloniale. — PIERRE LA PORTE, enseigne de vaisseau, fils du contre-amiral major général à Lorient. — GÉRARD DIETZ, caporal au 5^e chasseurs à pied. — PIERRE MANET, caporal au 14^e chasseurs alpins. — Le FRÈRE LÉON, rédemptoriste.

Nous apprenons la mort : De M. Adolphe Soulier, chef de bureau honoraire au cabinet du préfet de police, beau-père de M. Léon Guillet, professeur au Conservatoire national des arts et métiers, capitaine d'état-major;

De Mme Julie Philippe, dame honoraire de la Légion d'honneur, décédée à Neuilly;

De M. Zucca de Castelnuovo, publiciste, décédé à Paris;

De M. Yves Fuselier, inspecteur principal aux chemins de fer de l'Etat;

De M. D. Munsch, décédé à Guebwiller (Alsace), âgé de quatre-vingt-neuf ans, père de l'ancien notaire à Versailles.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

Patins à Roulettes, 25 francs. — Chandails, 9 francs. Ballon Football, 12 francs. — Laine, 5 francs le 1/2 kilo. et TOUT A MEILLEUR MARCHÉ, chez

ELIMS PIERRE 10, faubourg Montmartre, — Dans la cour —

Succursale : 162, avenue Malakoff (Porte-Maillot). Ouvert jusqu'à 20 heures : le dimanche jusqu'à midi.

LIEUTENANT ANDRE BONNET, 3^e régiment d'artillerie, Offiziergefangenenlager, Fort 3, Casemate 8/9, à Neisse (Silésie), recevra avec reconnaissance pour ses compagnons et lui, officiers français prisonniers en Allemagne, livres et tous éléments de lecture que compatriotes obligeants voudront bien lui adresser de France.

LA DANSE
MOLLETTIERE



THE PRATIC

Trois courbes - a spirale rectifiée
ne comprime pas
ne s'effrange pas
ne glisse pas

Toutes nuances. Grands Magasins
Paris, Province, Colonies, Etranger
Manufacture et Bureaux : 264-266, rue de Bourgogne
ORLEANS (Tél. 4-33)

Ghislaine devait à sa chute une minute, une seule minute d'inattention qui la sauvait.

Pas de fracture, puisqu'elle se remit debout. Les deux enfants, garçon et fillette, qu'entraînait leur grand-père, venaient d'être lâchés par celui-ci, qu'une balle abattait.

Elle les saisis, les forçant aussi à courir.

Elle connaissait la propriété et les propriétaires qui, eux, portaient l'avant-veille.

Sur la gauche, la maison d'habitation était envahie, portes et fenêtres enfoncées.

Elle grimpa à droite, jusqu'au faite du jardin, des projectiles sifflant à ses oreilles.

Un souvenir lui venait, celui d'un petit bâtiment funéraire, un très ancien caveau, où avaient été enterrés les premiers propriétaires du lieu avant la Révolution.

On y pénétrait en prenant quelques marches de pierre souterraines, presque obstruées par la végétation inculte de l'endroit.

Les broussailles étaient affaissées, écrasées : il y avait là quelqu'un.

Le vieux couple des domestiques, qui, comme ceux, par ici, de leur génération « connaissaient les Prussiens », et ne préféraient point évacuer la maison avant d'y être forcés.

A peine le temps de se reconnaître qu'une trépidation infernale, au-dessus d'eux, remuait le caveau jusque dans ses fondations.

Et les cris d'horreur, les lamentations, au milieu d'un déclanchement de tir formidable...

Puis, le silence... du moins au fond du vieux caveau.

Ghislaine se hasarda la première à remonter les marches dégradées.

Elle les redescendit bien vite : la mitraille tombait.

Mais elle prononça, rendant quelque énergie au couple plus mort que vif :

— Il me semble avoir vu débusquer tout au

PilePOL

A RECHARGEMENT. économie 100 %.
franc-mont. 1.75 av. 3 charz. Vol. - F. dem.
à CRISTEL, ing. r. Pérou, Rouen.
Représent. et dépôt. à coup. de partout.

Montres

Longines
Élégantes
et précises.

Médication Alcaline Pratique

**COMPRIMÉS
VICHY-ÉTAT**

à base de Sels Vichy-État

2 ou 3 dans un verre d'eau potable
donnent instantanément une

EAU ALCALINE GAZEUSE

2^e LE FLACON très digestive
de 100 — Toutes Pharmacies.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Voyages au Maroc

1^{er} Par Bordeaux-Casablanca :
Voie la plus directe et la plus agréable.
Billets directs simples et d'aller et retour des trois classes
de Paris-Quai d'Orsay, Orléans, Tours, Limoges et Gannat
pour Casablanca et vice-versa, avec enregistrement direct
des bagages des villes ci-dessus pour Casablanca. Validité
des billets simples : quinze jours.
Billets aller et retour, trois mois, avec faculté de prolon-
gation moyennant supplément.
Trois services rapides par mois entre Bordeaux et Casa-
blanca. Traversée en trois jours. Débarquement et embar-
quement des passagers et des bagages assurés à Casablanca
par les soins de la Compagnie Générale Transatlantique.
2^e Par l'Espagne et Tanger.
C'est la voie offrant la plus courte traversée maritime
(trois heures seulement entre Algésiras et Tanger) avec
plusieurs voyages par semaine.
Entre Paris et Algésiras, via Bordeaux-Madrid, et vice-
versa, billets directs simples et d'aller et retour avec enre-
gistrement direct des bagages.
Entre Madrid et Algésiras, service tri-hebdomadaire de luxe.
Différents services de navigation assurent les relations
entre Tanger et Casablanca en douze heures environ.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Vclumard.



**MIGRAINES
NÉVRALGIES, LUMBAGOS**

ne résistent pas à l'action analgésique

d'un ou deux Comprimés d'

ASPIRINE
"USINES DU RHÔNE"

en usage dans

Tous les Hôpitaux

LE TUBE DE 30 COMPRIMÉS : 1 fr. 50

En Vente dans toutes les Pharmacies.



bout du jardin, vers les châtaigniers, de nos uni-
formes à nous.

Ce n'était pas une illusion.
Nos braves montaient à l'assaut des mitrailleu-
ses ennemies.

Au moment où la jeune fille se cachait de nou-
veau, une dizaine d'hommes tout au plus, protégés
jusque-là par la châtaigneraie, en débou-
chaient, baïonnette au canon, mettant en retraite
avant le corps à corps, ceux qui croyaient sans
doute à une charge serrée à l'arme blanche.

Déjà des civils étaient tombés : un homme, un
garçonnet, deux femmes.

Des survivants, ligotés aux mitrailleuses, arri-
vaient à se détacher ; nos soldats défilèrent les au-
tres malheureux et malheureuses dont quelques-
uns, évanouis, restèrent sur le terrain.

Et ce fut une fuite éperdue de ceux qui pou-
vaient fuir, cheveux d'ours, vêtements en lam-
beaux, plusieurs blessés.

Le garçonnet et les deux femmes semblaient
tués sur le coup ; l'homme respirait encore.

Des femmes, l'une était une belle jeune fille
frappée en pleine poitrine ; son visage, dans ses
cheveux noirs, abondants et lustrés, portait un
masque d'épouvante.

La bouche gardait un rictus inexprimable ; l'œil,
qui seul semblait encore vivre, était effrayant.

— Alerte ! alerte ! rentrez... partez... ils vont re-
venir... Alerte ! chacun chez soi, dans les caves !

Ghislaine de Saint-Priet, que suivaient les en-
fants sortis avec elle de ce caveau où les vieux
domestiques demeuraient blottis, se retrouvait sur
la route au moment où des paysans y apportaient
les corps qu'ils ne voulaient pas laisser à l'abandon.

Mlle de Saint-Priet ne put retenir un cri. La
belle fille aux cheveux noirs, au masque d'épou-
vante, c'était Jeanne Delleville.

Ghislaine se souvint : la voiture arrêtée, tandis
qu'elle tombait de bicyclette ; et, quand elle se re-
levait, le cheval filant, emballé.

Elle, fuyant à travers le jardin, tandis qu'on en-
traînait les autres... Scène rapide, indéscribable,
folle.

Et maintenant... maintenant... Jeanne... la sœur
d'André... la compagne aussi de ses jeux de va-
cances, Jeanne qu'elle ne verrait plus qu'avec sa
figure d'horreur.

— Elle n'est pas morte... elle n'est pas morte,
bégaya-t-elle.

— Si, elle est morte, répondit quelqu'un.

Soudain un grand choc, dans le cerveau de la
petite-fille du général, le choc produit par le sou-
venir de celle que, à peine une heure plus tôt, elle
laissait aux Trois-Étangs.

La rafale de mitraille recommençait à faire en-
tendre ses sifflements : nos pièces devaient tirer
de la Marfée.

Ghislaine vit luire dans le gazon, de l'autre côté
de la route, l'acier d'un guidon.

Sa bicyclette restait là, intacte...

Elle la redressa, l'enfourcha, filant, filant par la
direction qu'elle voulait d'abord prendre sur la
route, à présent libre, vers Balan, que ni elle ni la
malheureuse Jeanne Delleville n'avaient pu at-
teindre avant l'agression.

A mesure qu'elle laissait derrière elle l'endroit
maudit, dans le vertige de cette course par les
chemins connus qu'elle prenait machinalement,
une sorte de détente s'opérait chez elle, un retour
à la conception nette des réalités.

Ses tempes battaient moins vite, sa fièvre s'apai-
sait, ses traits fins devenaient rigides, son œil se
faisait métallique, comme celui de son grand-
père aux moments graves, dans les crises aiguës
de sa vie.

Une impression ressortait, dominant toute autre,
chez la petite-fille de l'ancien combattant du
Calvaire d'Illly :

— C'est leur guerre, cela, c'est leur guerre !...

La même phrase, toujours la même phrase, jus-

qu'à ce qu'elle atteignit la forêt où elle allait s'en-
foncer, la chère forêt profonde, sauvage, riante,
où le canon tonnait, où les oiseaux s'étaient tus.

Elle s'arrêta à cette lisière de laquelle on décou-
vrait Donchery et toute la vallée coupée par la
Meuse, les grandes prairies d'un beau vert.

Par là, instantanément, le ciel très bleu se raya
de zigzags d'obus.

Et ce fut sur toute la ligne du fleuve le déclan-
chement de l'attaque, la région de Balan-Bazeilles
seule épargnée.

L'ennemi tentait le passage ailleurs.

Immobilisée contre un arbre, elle vit de la
fumée s'élever un peu partout, des flammes sor-
tir de la fumée.

Son regard s'arrêta de nouveau sur Donchery.
Et son cœur se serra si fort qu'il lui sembla
qu'il cessait de battre.

Là-bas, à la Grangière, la mère attendait sa
fille.

Mme de Saint-Priet, au château des Trois-
Étangs, attendait sa petite-fille...

Celle-ci se remit à pédaler.

Ghislaine passait, pour rentrer, devant la ferme
des Perraud.

Marie, la jeune femme, y était seule avec ses
petits.

Tremblante, elle les tenait dans ses bras, assise
près de l'âtre, au fond de la pièce basse.

— Ah ! s'écria-t-elle, mademoiselle Ghislaine,
rentrez !... Ça tombe sur le bois, rentrez !

— Et votre père ?

— Malgré mes prières, il est parti acheter
quelques provisions à Donchery... il va tâcher de
prendre du pain pour plusieurs jours... Mais peut-
on manger dans un fracas pareil ?... Du lait, des
œufs... c'est tout ce qu'il faut... Pourvu que le
mien, de lait, ne se tarisse pas... Ma petite Juliette,
s'il fallait la sevrer maintenant !

(A suivre.)

EN MACÉDOINE. — PENDANT LA MAUVAISE SAISON



CAVALIERS SERBES VENANT AU SECOURS D'UNE AUTO ENLISÉE



TRANSPORT DE BLESSÉS SERBES A TRAVERS LA MONTAGNE

L'armée d'Orient, depuis quelques semaines, doit vaincre, tout comme sur notre front, les nombreuses difficultés résultant des pluies de cette saison. Les services de ravitaillement automobile seraient les premiers à être entravés par cet état de choses, si des mesures efficaces n'avaient été prévues. Quant au transport des blessés, il est singulièrement facilité dans bien des cas par un ingénieux dispositif dont l'une de ces photographies donne l'idée.